

DANSE

Ultima Vez sonde l'amour

Page E 7



CINÉMA

Un étonnant thriller

Page E 10



CULTURE



Le cinéaste et metteur en scène François Girard porte *Le Procès* de Kafka à la scène

Franz Kafka (1883-1924) demeure l'un des écrivains contemporains qui ont le mieux traduit en métaphores les paradoxes de la psyché humaine. Dans *Le Procès*, il a préfiguré l'isolement et le sentiment de dépossession qui allaient marquer l'être humain du XX^e siècle. Le cinéaste et homme de théâtre François Girard met en scène ce roman dont il a confié l'adaptation théâtrale à l'écrivain Serge Lamothe. Il donne ici un aperçu de sa conception théâtrale de l'œuvre. Alexis Martin, qui incarne Josef K., parle de l'esprit dans lequel il a approché l'accusé du *Procès*.

SOLANGE LÈVESQUE

Avec un imaginaire, une sensibilité et une lucidité extraordinairement riches soutenus par une incomparable puissance narrative, Kafka porte sur les hommes et les femmes un regard à la fois tragique et teinté d'humour. François Girard et Alexis Martin s'entendent sur les sens que *Le Procès* peut prendre aujourd'hui. «*Kafka a exprimé mieux que quiconque l'impossibilité de vivre en société au sein d'un groupe qui implique des règles abstraites et arbitraires. C'est un exercice auquel on est obligés de se plier, car on y est confrontés quotidiennement*, remarque le metteur en scène. *L'œuvre entière de Kafka est une perpétuelle mise en abîme. Dans Le Procès, en particulier, on fait le chemin de K. en constante projection dans le vide. Ce roman offre un terrain propice à de multiples analyses littéraires, psychologiques et philosophiques. K. traverse ce que nous traversons, mais en plus dense, en plus concentré. Avec lui, on se retrouve face à nos propres exigences.*»

Alexis Martin cite Nietzsche: «*Le problème n'est pas d'abolir Dieu, mais la place qu'il occupe. Nietzsche n'est pas très loin des questions qu'on se pose maintenant: une fois que Dieu est mort, qu'est-ce qu'on fait avec Dieu? Il n'y a plus de faute à transgresser. La plus grande conséquence prédite par Nietzsche, Kafka l'a pressentie à travers son œuvre. "Tu as été insuffisant par rapport à toi-même", se dit sans cesse l'écrivain, tout comme le personnage qu'il met en scène. "Et après?" C'est la question qu'Orson Welles s'est posée en portant Le Procès à l'écran.*»

L'encombrement comme métaphore

«*Il existait trois adaptations, celle de Gide, celle de Berkoff et celle de Mairowitz, mais Lorraine Pintal nous a convaincus de retourner au roman. Le premier défi de cette production a été de produire l'adaptation originale que Serge a écrite*», avoue François Girard.

«*L'autre défi, ajoute-t-il, était de représenter sur scène quelque chose qui se passe au plus creux de la conscience, l'introspection à laquelle K. se livre. Or le principe d'encombrement est la projection de la conscience de K. On a donc décidé, avec le scénographe François Séguin, d'exploiter concrètement, visuellement, cette idée de l'encombrement. Tous les personnages sont des émanations de K.*»

La théâtralisation d'un roman aussi dense comporte plusieurs embûches. «*Par contre, il est très facile de retrouver l'action propre au théâtre dans l'image autour de laquelle le roman s'articule: celle d'une machine bureaucratique qui déraile.*»

Pour Alexis Martin, le théâtre a un avantage sur le roman. «*Le corps vivant sur scène, en temps réel, amène le spectateur à vivre l'introspection du personnage.*» L'interprète de K., autant que son metteur en scène, a l'impression de rester très près du roman de Kafka. «*Sauf quelques insertions rendues nécessaires à cause des transitions, presque tous les dialogues sont issus directement du roman, ce qui différencie l'adaptation de*

Tous coupables!



«**Comment retenir un être par de simples mots écrits sur du papier?**»
— Franz Kafka

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

VOIR PAGE E 3 : KAFKA

MUSIQUE

Petit catéchisme révisé

Amour oral, le nouvel album de Loco Locass, surprend à gauche

BERNARD LAMARCHE

Le nouveau chapitre de la carrière sur disque du trio rap engagé Loco Locass sera bientôt disponible dans les bacs. Le 2 novembre, le jour même de l'élection présidentielle américaine, Biz, Batlam et Chafik lancent l'album *Amour oral*. Pas comme dans fellation, mais bien pour signifier que la charge politique de l'album reste dans l'amour. Or la prise de position chez Loco Locass n'a jamais été aussi nette. Au point de toucher tous les bons mots clés de la gauche.

Résistance, La Bataille des murailles, W Roi, Antiaméricanisme primaire: bien que l'album commence sur un discours de Pierre Falardeau, les quatre premiers titres d'*Amour oral* se laissent prendre comme un petit catéchisme des positions de gauche. Le succès-surprise *Libérez-nous des libéraux* se retrouve aussi sur le disque, question d'étoffer le lexique des causes qu'il fait bon d'épouser, des gens qu'il fait du bien de tarauder, com-

me le premier ministre Jean Charest. À un point tel qu'on se dit que Loco Locass émerge exactement là où on l'attendait, bien à gauche, à la limite d'être embrigadé dans la vertu. Environnement, souveraineté, langue française, jeunisme incarné, WTC, lutte contre le racisme: Loco Locass est bien de son temps, semblerait-il, et donne l'impression de tenir haut et fort le discours de la pensée dominante de la gauche ou, si vous préférez, du centre de la marge. Glissez-en un mot aux membres du groupe, ils ne se laisseront pas prier pour délier la langue qu'on leur connaît, à la gâchette facile.

Vertueux, Loco Locass? Attendu? Le groupe répondra que, sur cet album où le trio n'a jamais été plus musical et mélodique, bien que sans concessions, rien n'est tout blanc ni tout noir. Selon Batlam, Loco Locass n'aurait pas pu virer son capot de bord. «*On ne peut pas devenir demain Satan*, dit Batlam, *fédéraliste ou proaméricain.*» On n'en demande pas tant, il doit y avoir nuance en la demeure. «*Ce n'est pas pour être dans le vent qu'on dit ça. Les Américains*

nous dégoûtent, on le dit dans trois ou quatre tonnes. C'est dans le vent de dire ça, mais tout le monde est contre les Américains.»

Aller au fond

Selon Batlam, une tonne comme *Groove grave* n'est pas vertueuse au sens premier du terme. «*Je ne suis pas en train de dire que les Américains sont des nazis là-dedans. Même que je m'associe à eux dans le refrain, je dis que l'Amérique, c'est un peu nous aussi. Quand je dis: "Dieu est Maure et bien vivace", je me rends compte qu'il y a une certaine spiritualité qu'on a perdue et qui appartient à l'Orient.*» Il n'y a pas de vertu à cinq cents dans la pièce, affirme Batlam.

Même que Loco Locass s'attend à se faire «*blaster*» pour *Engouement*, où il se moque de la gauche s'en prenant à la CLAC (la Convergence des luttes anticapitalistes) et se retourne pour vilipender un groupuscule

VOIR PAGE E 3 : LOCO LOCASS



SOURCE CINÉMATHEQUE

www.coupsdetheatre.com

Les Coups de Théâtre

Festival international
des arts jeune public

15 au 28
Novembre
2004
Montréal

Billetterie
(514) 521-4493

SPECTACLES ÂGES

Barbe-Bleue (Danse) 9+
Chair de papillon 9+
Enveloppes et déballages 6+
Faux Départs 8+
Glouglou 2-5
Histoire à dormir debout 4+
Keiju (Danse) 6+
L'Année du lièvre 10+
L'Arche (Opéra) 8+
L'Oeuf... 6+
La Couturière 5+
Lords of the Railway 7+
Nosferatu 9+
Richard III 14+
Romances & Karoké 14+
Toutou Rien 12+

Prévention
Fondation Lucie
et André Chagnon



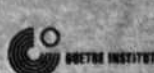
OPÉRA
DE MONTRÉAL



ASSITEJ



Holiday Inn
SELECT
MONTRÉAL



USINE G



LE DEVOIR

Québec

Québec

Fonds Jeunesse Québec

Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts



Montréal

Montréal



Culture

KAFKA

SUITE DE LA PAGE 1

Serge Lamothe des trois autres, précise Girard. Bien qu'on ait dû réaménager certains personnages, on a mis en place une structure qui conserve intact le caractère littéraire de l'œuvre; la pièce est en 10 chapitres et le spectateur sera rappelé à sa condition de lecteur.

Alexis Martin a reconnu, dans cette adaptation soignée, la lecture qu'il avait faite du Procès. «On est vraiment dans l'action, dans le conflit du personnage.»

Avec une telle œuvre où le rêve, le fantôme et la réalité s'amalgament au cœur d'une action relativement simple (l'arrestation d'un homme), mais dont le sens demeure saturé d'énigmes (pourquoi? au nom de quoi? par qui?), le metteur en scène pouvait choisir de concevoir sa mise en scène à plusieurs niveaux. «J'ai suivi un précepte très simple avec Serge et Alexis: K. aborde le monde avec un réalisme psychologique, ce qui révèle devant l'absurdité de la situation. K., c'est nous tous; il est jeté dans l'absurdité de la vie comme nous le sommes tous quotidiennement», explique-t-il.

«La vie est souvent une mise en abîme: dans quel théâtre jouons-nous? enchaîne Alexis Martin. Josef K. porte en lui les questions et l'espoir. Longtemps, il espère s'en sortir, immergé dans la stratégie de la vie. Le jeu doit rester sincère, proche, en évitant le détachement ou la stylisation. Il doit allier simplicité, authenticité et grotesque.»

«C'est ce qui oppose K. aux autres personnages, qui appartiennent à une machine délirante, enchaîne François Girard. Le matériau premier de la mise en scène, c'est la matière du roman, et elle échappe à toute analyse. On a tenté de représenter cela sur scène. Par exemple, l'action du roman, qui se déroule en un an, existe sur scène dans le temps présent, c'est-à-dire la durée du spectacle.»

L'inachèvement

Pour Serge Lamothe et François Girard, comme pour Alexis Martin, une partie du travail consistait dans le fait de trouver comment conserver le sens fuyant de l'œuvre tout en faisant l'effort de l'éclaircir.

«En étant limpide, il fallait montrer l'impossibilité d'être. C'est un dilemme très intéressant. Il est impossible de clore le sens de cette œuvre qui nous dépasse», remarque Girard. Selon lui, Welles est celui qui a porté le regard le plus lumineux sur Le Procès. Dans les adaptations qu'il a lues, il a souvent perçu la tentation de compléter l'œuvre inachevée. «On a plutôt travaillé à reproduire l'inachèvement le mieux possible; car l'inachèvement n'est pas un accident chez Kafka, c'est un élément constitutif. Notre objectif a été de donner vie à un personnage et à son monde en représentant d'abord l'état mental de Josef K.»

Le metteur en scène considère qu'une image n'a de valeur que si elle contribue à construire le personnage; dans cette optique, le principe d'accumulation lui a semblé fondateur. «Le parcours existe d'abord dans le texte, il faut le dégager.» Il a vite perçu la difficulté de jouer K. «Sans conteste, c'est le personnage le plus difficile à incarner. C'est un rond-de-cuir irréprochable. Il fallait se libérer des clichés pour se concentrer sur ce que le personnage éprouve et vit.» C'est pour quoi il a fait appel à Alexis Martin, qui a incarné des personnages aussi extrêmes qu'étranges.

«Josef K. me rappelle mon rôle de Béranger dans Rhinocéros, d'Eugène Ionesco», souligne le comédien. L'incarner est pour moi un vrai bonheur. Il demande une grande écoute et une retenue dans le jeu. K. révèle les autres personnages et il se révèle involontairement dans une dynamique progressive; ça requiert une adaptation constante ainsi qu'une économie de moyens de la part de l'interprète, ce qui me change d'autres emplois. Et j'apprécie la façon très fine, modulée, ordonnée, avec laquelle François m'a dirigé.»

LE PROCÈS

Au TNM du 2 au 27 novembre et au Centre national des arts à Ottawa les 9, 10, 11, 17 et 19 décembre. Avec Alexis Martin, Isabelle Blais, Stéphane Brulotte, Violette Chauveau, Normand Chouinard, Maxim Gaudette, Pierre Lebeau et Jean-Louis Roux, plus un chœur formé de huit interprètes.

LOCO LOCASS

SUITE DE LA PAGE 1

autrement plus carré sur le plan politique, la BAF (Brigade d'autodéfense du français). Pour Biz, «c'aurait été irresponsable, de la part d'un groupe qui a comme créneau de critique du social et du politique, de parler du Québec sans parler du nouvel ordre mondial. Ça, c'est une ouverture, un défi. Si on avait fait quatre autres Sheila, chus là, on aurait pu nous dire qu'on fait du surplace.»

Antiaméricanisme primaire, pour Chafiki, ne relève pas d'un désir de suivre la tendance. Le texte fait exactement ce que dit le titre, il l'assume et ne cherche pas à se défilier. Il explique l'état d'esprit de la chanson. «On ne peut pas nécessairement toujours nuancer. Je préfère aller à fond, quitte à faire une autre tonne qui relativise. C'est l'émotion d'un gars qui voit ça aller pis qui capote.»

Depuis la sortie de Manifestif, le premier opus, Loco Locass a été associé à la tribune antimondialisation. Mais il reste conscient de l'image qui a été accolée au groupe. «C'est un piège à cons que d'être de toutes les tribunes go-gauches. C'est limitatif. Le discours radical de gauche parfois me pue au nez, parce que je les trouve nazes. On veut se sortir de ça. Je ne trouve pas que ce disque va nous forcer de facto dans ce créneau.»

Autre exemple, la pièce Antigone soutient une position de droite, le durcissement des lois à l'endroit des criminels. «Trouves-en un, groupe de la gauche, qui écrit une

tonne comme ça», s'exclame Biz. Ce dernier souligne même que trois pièces, au milieu de l'album, racontent les points de vue de «trois individus qui se regardent le nombril»: Spleen et Montréal, Maison et Idéal et La Survenante. Et puis, tous les groupes de rap ont leur tonne sur le canabis. Ce que chante Loco Locass, toutefois, c'est que le pot a gagné en puissance ces dernières années et que les effets sont plus ravageurs.

Terrain glissant

Bon, soit. Surtout qu'il faut donner raison au groupe, une pièce comme La Censure pour l'échafaud peut faire en sorte d'épargner l'étiquette go-gauche au groupe. «On traite d'un sujet extrêmement scabreux. Les ennemis nous taxent d'être tendancieux dans notre discours totalitaire.» C'est un terrain très glissant, traité avec un maniement de la langue qui ne donne pas de chance au glissement de sens. Le sujet? Les accusations de passé fasciste et antisémite du Québec, rappelant que, pas moins qu'ailleurs dans le passé, en Ontario aussi, les Juifs et les Noirs se sont vu refuser l'accès aux plages.

«On fait de la musique pour changer le monde», enchaîne Biz. De Libérez-nous des libéraux, Biz dit espérer qu'elle «va mener les gens à aller voter et à crisser Charest dehors. C'est zéro-subtilité, sauf que personne ne le fait, surtout pas avec une telle résonance. Le groove a aidé, mais on aurait pu se servir de ce groove pour parler de bagnoles et de gros totos.»

On s'est mis le pouvoir en place à dos. Aux États-Unis, une tonne dénonçant Bush n'aurait jamais tourné. Les Dixie Chicks ont dit avoir honte de venir du Texas et elles se sont fait laminer. On ne dit pas qu'on a honte de venir du Québec, mais bien que ce premier ministre là est incompétent. On n'est pas d'accord avec ses idées. Il faut que l'état d'esprit qu'on a imposé avec Manifestif ait réussi, pour que ça passe.»

Belle réussite, la tonne semble gentille, avec sa turlutte, mais elle cherche avant tout à démolir le pouvoir. L'ouverture de Résistance, la première tonne de l'album, cogne sur le clou et annonce un groupe en mission. «On est en train de devenir un groupe avec une plus grande audience», estime Batlam. Avec Libérez-nous des libéraux, le groupe est sorti du cercle relativement restreint des 15 000 fidèles amateurs qui les suivaient. À ce cercle élargi, «il est peut-être temps de passer nos préoccupations de base. Ce n'est pas ourdi comme ça, mais c'est important d'accrocher le monde. Je le répète, il n'y a aucun compromis avec ce disque.»

Le Devoir

AMOUR ORAL
Loco Locass
Audiogram

Loco Locass sera en concert le vendredi 12 novembre, au Club Soda, dans le cadre du Coup de cœur francophone.

MUSIQUE CLASSIQUE

L'opéra dans l'opéra

CHRISTOPHE HUSS

On a vu cela dans toutes les formes d'art. Quand on évoque un film dans le film, on pense évidemment en premier lieu à La Nuit américaine de François Truffaut. À l'opéra, l'image même de l'opéra dans l'opéra, c'est Ariane à Naxos de Richard Strauss et de son fidèle librettiste Hugo von Hofmannsthal, au programme de l'Opéra de Montréal à partir du samedi 6 novembre.

En fait, Richard Strauss pousse encore plus loin le jeu des poupées russes, puisque la partie «opéra» introduite par un prologue repose sur l'histoire d'Ariane, princesse crétoise abandonnée par Thésée sur l'île de Naxos. Sur ce sujet, l'un des plus traités en musique depuis Monteverdi (cantates, opéras, etc.), se greffent les personnages de la commedia dell'arte, Arlequin, Scaramouche, Truffaldino et Brighella, rappelez-vous, ceux-là qui, dans Turandot de Puccini (le dernier spectacle de l'Opéra de Montréal), convertis en Ping, Pang et Pong, induisaient également une distanciation par rapport à l'action.

Initialement, Strauss avait conçu l'opéra en un acte Ariadne auf Naxos comme un spectacle intégré dans une représentation du Bourgeois gentilhomme de Molière. Pour la petite histoire, on notera que ce spectacle était destiné au théâtre de Max Reinhardt, pour lequel Busoni avait composé son Turandot (voir Le Devoir du 2 octobre). Théâtre français et opéra allemand, drame grec et comédie italienne, le mélange était peut-être un peu trop détonnant. Dans la seconde version d'Ariadne auf Naxos (1916), la pièce de Molière est remplacée par un prologue qui introduit l'opéra et amène logiquement l'idée de son mélange des genres.

Le cadre est en simple: chez le plus riche homme de Vienne, une fête doit se couronner par la représentation du premier opéra d'un jeune compositeur, figure centrale de ce prologue. Le compositeur apprend que son orchestre anime les agapes du maître de maison et que son opéra sera suivi par un spectacle comique. Et si ce n'était que ça! En fait, pour gagner du temps et présenter un feu d'artifice, le riche mécène a décidé que les deux spectacles ne se suivront pas, mais seront donnés en parallèle.



SOURCE OPÉRA DE MONTRÉAL
Le metteur en scène Chris Alexander.

Le compositeur doit-il accepter la mutilation de son œuvre contre son confortable salaire?

Une « mise en scène actuelle »

Le sujet est en or pour une « mise en scène actuelle », comme nous l'annonce l'OdM. Ce choix correspond à une volonté artistique forte de Bernard Labadie, qui cherche à dépeussier scéniquement l'OdM et à brancher la compagnie sur ce qui se fait en matière de scénographies opératiques modernes. Spectacles « traditionnels », comme Turandot, et « actuels » sont donc appelés à alterner au cours d'une saison. L'Ariadne à Naxos de Montréal nous vient de Seattle. Le metteur en scène, Chris Alexander, considère Ariane « comme un opéra sur la relation entre l'argent et l'art et sur la manière dont les artistes gèrent cette relation ». Il relève que « le public peut être amusé de voir comment les artistes improvisent en fonction des desiderata des donateurs d'argent » et que « cette relation n'a pas changé depuis Hofmannsthal ».

Le prologue se situera ainsi dans la galerie d'art de l'homme le plus riche de Seattle (ou de Montréal). Il nous montrera l'arrière de la galerie, alors que l'opéra se déroulera dans la pièce centrale de la galerie autour d'une sculpture éoquant Richard Serra [sculpteur minimaliste américain]. Actuels dans le prologue, les costumes, dans l'opéra, seront traditionnels, contrairement au fossé creusé par Marco Arturo Marelli à Dresde (DVD Arthaus), où les person-

nages comiques allaient jusqu'à enfler des têtes de cochons!

Chris Alexander reconnaît que, s'il actualise un opéra, c'est en étant toujours « convaincu d'aller dans le sens de l'œuvre, afin de permettre aux spectateurs de mieux la comprendre ». Il admet que la problématique soulevée par Strauss et Hofmannsthal fait évidemment partie du quotidien d'un metteur en scène en Amérique du Nord: « Ceux qui donnent de l'argent pour l'opéra sont bien plus intrusifs qu'en Europe. Ces money givers disent quasiment tous: "On veut un spectacle traditionnel." Il est évident que l'on rencontre souvent les managers obligés de suivre... » À l'opposé, le metteur en scène allemand reconnaît que, sur les scènes allemandes, certains de ces collègues visent délibérément le scandale, effet pervers du fait que « la densité des théâtres en Allemagne est telle que la compétition se fait sur l'originalité ».

Chris Alexander, principalement actif dans les pays germaniques, a déjà à son actif six productions en Amérique du Nord. Il s'apprête à monter L'Italienne à Alger de Rossini et, si Montréal apprécie sa vision d'Ariadne à Naxos, il serait fier de pouvoir y présenter ultérieurement son Fidelio.

Notons enfin que la distribution, menée par Jacques Lacombe, présentera Marina Shagush, très attendue dans le rôle-titre (et dans celui de la Prima Donna du prologue), le rôle très escarpé de Zerbinette étant réservé à Aline Kutan et celui du compositeur à la mezzo Danièle LeBlanc.

ARIANE À NAXOS

Opéra en un prologue et un acte. Marina Shagush (Prima Donna et Ariane), Danièle LeBlanc (Je compositeur), Aline Kutan (Zerbinette), Michael Hendrick (Ténon-Bacchus), John Fanning (le maître de musique), Orchestre symphonique de Montréal, direction: Jacques Lacombe. Mise en scène: Chris Alexander. Décors: Robert A. Dahlstrom. Costumes: Bruno Schwengel (prologue) et Cynthia Savage (opéra). À la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, les 6, 8, 11, 13 et 17 novembre à 20h. Pour réservations et info: (514) 985-2258.

« Bouleversant, incroyable, époustoufflant ! »

Le Courrier, Genève

Le luth de Bagdad

Nassir Shamma et son ensemble
Concert inédit

fma
Festival
du Monde Arabe
de Montréal

7 novembre 2004, 20 h
Salle Pierre-Mercure

www.festivalarabe.com

Admission : (514) 790 1245

DERNIÈRES SUPPLÉMENTAIRES

VENEZ VOIR OU REVOIR LE SPECTACLE DONT TOUT LE MONDE PARLE DEPUIS SA CRÉATION EN JUIN 2002 !

« [...] un théâtre musical de très haut niveau qui respire la maturité. » - *Sélange Lévesque, Le Devoir*

« Fabuleux spectacle musical [...] magnifiquement raconté à voir ! » - *Sabat Benjour, TVA*

« Une grande ode à la vie, à l'espoir et au rêve. » - *Montréal Express, Radio-Canada*

« Un grand événement théâtral [...] une production qui fera époque. » - *Jean Bourque, La Presse*



L'HOMME DE LA MANCHA
RÊVER UN IMPOSSIBLE RÊVE... POUR ATTEINDRE L'INACCESSIBLE ÉTOILE.

Billets en vente
maintenant au
(514) 908-9090

À LA DEMANDE GÉNÉRALE
Masques du public et de la meilleure production Théâtre privé 2003
26, 27, 28 mai 2005 à L'Olympia

LIVRET DE DALE WASSERMAN MUSIQUE DE MITCH LEIGH PAROLES DE JOE DARION ADAPTATION FRANÇAISE DE JACQUES BREL
AVEC JEAN MAHEUX, ÉVELINE GÉLINAS, SYLVAIN SCOTT, STÉPHANE BRULOTTE, STÉPHAN CÔTÉ,
MICHELLE LABONTÉ, ROGER LA RUE, SYLVAIN MASSÉ ET CATHERINE VIDAL

MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE LOU ARTEAU
DIRECTION MUSICALE BENOÎT SARRASIN SCÉNARISTE RÉAL BENOÎT COSTUMES FRANÇOIS ST-AUBIN ÉCLAIRAGES ÉTIENNE BOUCHER ACCESSOIRES NORMAND BLAIS
PRODUCTEUR CHARLES F. JORJON

L'OLYMPIA
www.theatreolympia.com

Libretto

LA PRESSE

Québec

TICETPRO
www.ticetpro.com
(514) 908-9090

Culture

THÉÂTRE

Daniel Danis, l'incontournable

Avec *Le Langue-à-langue* des chiens de roches,
Gill Champagne monte son quatrième Danis

ISABELLE PORTER

À son arrivée à la direction artistique du Trident l'an dernier, Gill Champagne avait une condition: il voulait monter une pièce de Daniel Danis, son auteur fétiche. Nous verrons donc à Québec *Le Langue-à-langue des chiens de roches*, prix littéraire du Gouverneur général en 2002 et l'une des plus belles pierres dans l'édifice de notre dramaturgie.

«Comme le dit notre directrice administrative: qui prend Champagne prend Danis!», signale le lauréat du Masque 2004 de la meilleure mise en scène (Québec) pour *Le roi se meurt* de Ionesco. Après *Cendres de Cailloux* (1994), *Celle-là* (1999) et *Le Chant du Dire-Dire* (2002), Champagne en est à son quatrième Danis. «Évidemment, Daniel me fait lire toutes ses pièces, mais il ne me les donne jamais en premier! lance-t-il, un brin rancunier. Je pense qu'il y a un lien très pictural qui nous unit. Il a été en arts visuels, moi aussi, Jean Hazel [le scénographe du spectacle] aussi. Quand on travaille un texte de théâtre, ça devient une espèce de tableau.»

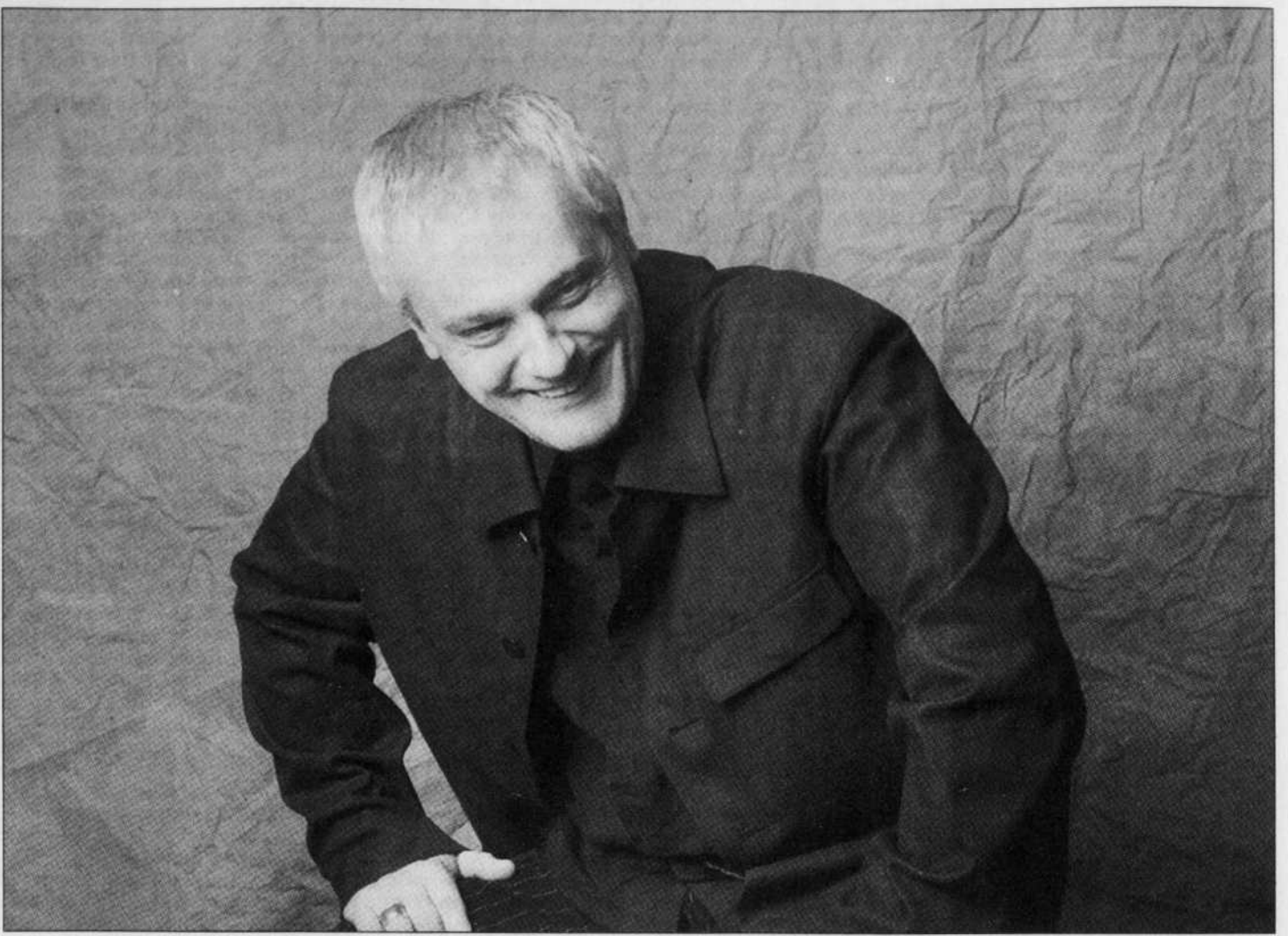
Nature et mythologie

Dans la jeune quarantaine, Daniel Danis habite à Falardeau, au Saguenay-Lac-Saint-Jean. En une décennie, il a conçu six pièces de théâtre dont la plupart ont été jouées sur des scènes étrangères. Actuellement, il peaufine son dernier texte, *e roman-dit*, avec l'équipe du Théâtre national de la Colline à Paris, en prévision de sa

création au printemps, au CNA.

Créée au Théâtre d'Aujourd'hui en 2001, *Le Langue-à-langue...* se déroule sur une île fictive, dans le fleuve Saint-Laurent. La pièce décrit la quête d'amour désespérée d'une faune de personnages durs comme le roc, parfois sauvages comme des animaux. «Tous ceux qui se ramassent sur cette île-là, raconte Gill Champagne, ont un peu disjointé, ils ont été reniés, bafoués, exilés.» L'histoire tourne autour de deux familles: celle de Joëlle, qui tient la station-service avec sa fille Djoukie et sa sœur Déesse, et celle de Léo, qui gère un chenil illégal avec ses deux fils, Charles et Niki. Les rôles ont été confiés à Marie-Josée Bastien (Joëlle), Marjorie Vaillancourt (Djoukie), Linda Laplante (Déesse), Pierre Gauvreau (Léo), Christian Michaud (Charles) et Hugo Lamarre (Niki). Yves Amyot, Eric Leblanc et Klervi Thienpont complètent la distribution. Riche en poésie, le texte est par ailleurs assez exigeant pour les interprètes, comme pour les spectateurs. Dans la langue de Danis, un baiser est un «langue-à-langue» et les personnages qui n'arrivent pas à communiquer disent qu'ils se «parolent».

Comme dans *Roméo et Juliette*, un amour jeune et pur trouve son chemin entre un garçon et une fille de clans différents. De par sa force et sa pureté, cet amour vient bouleverser l'équilibre de ce petit monde. Tout bascule. Chez Danis, l'amour est brut, cru et direct. Gill Champagne y voit «une tendresse et une sensualité ex-



À son arrivée à la direction artistique du Trident l'an dernier, Gill Champagne avait une condition: il voulait monter une pièce de son auteur fétiche Daniel Danis.

trêmes». «Je pense à Niki, qui voit Djoukie en rêve. Il lui raconte l'histoire d'un monsieur qui marche tout nu dans la rue et l'appelle en criant: "Au secours l'amour." Je pense aux passages magnifiques où Simon le soldat est somnambule et voit Joëlle lui apparaître. Ça, pour moi, c'est

romantique, c'est pas un souper à la chandelle...»

Comme *Cendres de Cailloux*, *Le Langue-à-langue...* se déroule en région sur fond de chômage et de cohabitation entre Blancs et autochtones. Champagne refuse toutefois de voir dans l'œuvre de Daniel Danis un théâtre de la ru-

ralité. Pour lui, les lieux et la nature font plutôt figure de symboles. «Ça ne se passe pas plus en milieu rural qu'en ville, ça se passe à un autre niveau [...] Je ne veux pas cataloguer ça "théâtre rural" parce que c'est plus que ça. On est beaucoup plus proche du mythe et du grand personnage tragique que du petit Québécois et du réalisme. C'est là le défi parce que ce sont des personnages réalistes qui n'ont pas un discours réaliste.»

La mythologie de Danis n'est pas étrangère à l'univers des autochtones, soutient Champagne. «C'est très métaphysique, son affaire. Daniel est très branché sur les éléments. Pour lui, un arbre, ça lui parle, ça lui dit quelque chose.» La mise en scène et la scénographie s'inscrivent clairement dans cette vision du monde. «Jean Hazel m'est arrivé avec le dessin d'une forêt, mais les arbres étaient suspendus dans les airs. C'est splendide! Il y en a même un de 28 pieds qui s'en va dans la salle. C'est vraiment comme si les spectateurs étaient avec les comédiens. Un peu à la Magritte. Comme si tous ces arbres-là étaient en train de voler et que, tout d'un coup, on avait tout arrêté.»

Je demande à Champagne s'il est un gars de «meute», tant il fait toujours appel aux mêmes collaborateurs, dont Jean Hazel et sa conjointe, la comédienne Linda Laplante, qui est de ce Danis comme des précédents. Il me répond qu'il est assez fidèle, qu'il n'aime pas perdre son temps. «Quand t'as six semaines pour monter un spectacle, il faut que tout de suite tu entres dans ce que le metteur en scène demande, ce que l'auteur exige.» Il faut reconnaître qu'il est très occupé. Même qu'il prête déjà ses cellules grises à son prochain Danis. «C'est un nouveau texte; ce n'est même pas un texte de théâtre, c'est un essai qu'il a fait avec une artiste en arts visuels et le texte est absolument splendide.» Qui sait, cette fois, peut-être sera-t-il le premier à y toucher...

LE LANGUE-À-LANGUE DES CHIENS DE ROCHES
Du 2 au 27 novembre
au Théâtre du Trident
269, boul. René-Lévesque Est,
Québec.

(RIVAGE À L'ABANDON - MATÉRIAU-MÉDÉE PAYSAGE AVEC ARGONAUTES)

MÉDÉE-MATÉRIAU

textes Heiner Müller

Dans une mise en scène de Brigitte Saentjens

«C'est un spectacle intelligent, c'est un spectacle qui se mérite, qui ne s'oublie pas...»
- R-C Désautels

«Médée-Matériel possède le charme hypnotique d'une bombe à retardement.»
- Le Devoir

«C'est d'une immense beauté... Si vous avez envie d'entrer dans ce mythe de Médée, c'est un spectacle à voir.»
- R-C C'est bien meilleur le matin



PHOTO: ANGELO BARSETTI

Avec

Sylvie Drapeau Gaëtan Radeau Annie Verthiaume Émilie Laforest Mathilde Monnard

Concepteurs

Stéphane Lépine Anick La Bissonnière Louis Hudon
Robert Normandeau Claude Cournoyer Angelo Barsetti Colette Drouin

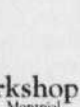
UNE CRÉATION DE SIBYLLINES EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C
PRÉSENTÉE À L'USINE C JUSQU'AU 6 NOVEMBRE 2004
BILLETTERIE : 521.4493
RÉSEAU ADMISSION : 790.1245

SIBYLLINES USINE C

CEAD

Centre des auteurs dramatiques

Playwrights' Workshop



Jamie et Numéro Un

de Paula Wing

Traduction de Marilyn Perreault

Intrigue. Espionnage. Un étranger mystérieux.
Un enfant de dix ans est catapulté dans un polar incongru qui changera à jamais sa vision du monde.

Mise en lecture de Sylvain Bélanger

Avec Mathieu Gosselin, Johanne Haberin, Marc Logault,
Benoît McGinnis, Christophe Rapin, Pierrette Robitaille
et Isabelle Vincent.

Lecture publique

Lundi 1^{er} novembre 2004 à 20h à La Licorne

(4558, rue Papineau)

Entrée libre

Réservations obligatoires : (514) 288-3384, poste 221

Une présentation du CEAD
en collaboration avec Playwrights' Workshop Montreal

Le CEAD reçoit, pour son fonctionnement et pour l'organisation de ses projets spéciaux, le soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Conseil des Arts du Canada, du Conseil des arts de Montréal, du ministère de la Culture et des Communications du Québec, d'Emploi-Québec, du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international du Canada, du ministère des Relations internationales du Québec, du Patrimoine canadien, du Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes du gouvernement du Québec, du Conseil canadien des ressources humaines du secteur culturel et du British Council.

LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE DANS LE CADRE DE L'AUTOMNE GOMBROWICZ
L'ESQUISSE SCÉNIQUE DEFERDYDURKE
D'APRÈS WITOLD GOMBROWICZ

ADAPTATION ET DIRECTION CARMEN JOLIN • 2 AU 13 NOVEMBRE 2004 À 20H

{ FRANÇOIS TRUDEL, JEAN TURCOTTE, MICHEL-ANDRÉ CARDIN, FRÉDÉRIC LALVÉE, CLAIRE GAGNON, BERNARD CAREZ }

AU THÉÂTRE PROSPERO 1371 RUE ONTARIO EST, MONTRÉAL

BILLETTERIE 514.526.6582 OU ADMISSION • WWW.LAVEILLÉE.QC.CA

PROFITEZ DES AVANTAGES DU PASSEPORT-PROSPERO (6 ENTRÉES - 100\$)

ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER UN LOT DE LIVRES OFFERTS PAR FOLIO!



DEUX BILLETS
POUR LE PRIX D'UN
LE JEUDI 4 NOVEMBRE!



SOURCE TRIDENT
Une scène de la pièce *Le Langue-à-langue des chiens de roches*, de l'auteur Daniel Danis, qui sera jouée à Québec en novembre.

Culture

THÉÂTRE

Adapter Goldoni?

Jean-Guy Legault fond deux pièces de Goldoni en une seule pour mieux souligner son approche révolutionnaire

Faut quand même être un peu culotté pour décider d'adapter Goldoni. C'est un monument, Goldoni. Un fou. Un visionnaire. D'accord, sa langue est parfois ampoulée et les formes qu'il utilise sont aujourd'hui plutôt archaïques. Mais pas toutes. Et Jean-Guy Legault n'est pas le genre à s'enfermer dans les fleurs du tapis...

MICHEL BÉLAIR

Une époque épique

Jean-Guy Legault est un homme fort occupé. Lorsque je l'ai joint par téléphone en début de semaine, il travaillait sur deux spectacles à la fois. Sur *Les Jumeaux vénitiens* d'abord, d'après le texte de Goldoni, qui prendra l'affiche du Théâtre Denise-Pelletier (TDP) la semaine prochaine, il en était aux intensités d'éclairage et aux derniers enchaînements avant les générales. Et sur *Scrooge*, le spectacle présenté au TDP durant le temps des Fêtes par sa petite compagnie Les Ventrebles, il restait encore tout à faire en intégrant les nouveaux comédiens se joignant cette année au spectacle. Une vie pleine... Mais quand même un peu moins folle que celle de Goldoni s'il faut en croire Legault, qui a beaucoup fréquenté l'ancien directeur du Teatro San Angelo.

Il s'est surtout mis à relire les passages portant sur cette fameuse «année des 16 nouvelles pièces»... On est en 1750. À l'amorce même d'une querelle célèbre qui oppose le directeur de théâtre Goldoni à une foule de détracteurs qui lui reprochent de ne pas respecter la tradition italienne. L'époque est cruciale puisqu'elle verra le passage de la *commedia dell'arte* à une autre forme de théâtre où les comédiens se mettront à jouer sans masque à partir d'un texte écrit.

Il y a aussi que Goldoni n'a pas le choix: sa saison précédente a été catastrophique. Il veut faire oublier ses déboires et remplir sa salle en offrant une journée de nouveaux spectacles tout en répondant à ses critiques. «Cette année-là, reprend Legault, Goldoni écrit et monte 16 pièces. En un an! Et dans plusieurs, il met en pratique son propos sur le théâtre, sa poétique du jeu. Il lui arrive même de se mettre en scène. Il l'a fait surtout dans une petite pièce, Théâtre comique, qui fait un peu moins de 40 minutes. Il y met en scène un directeur de théâtre qui lui ressemble beaucoup et qui discute du métier avec ses comédiens. [...] J'ai trouvé là un point de vue intéressant, tout à fait neuf, et surtout la possibilité de mettre en scène la vision du théâtre de Goldoni dans un contexte vivant.»

Il y a aussi que Goldoni n'a pas le choix: sa saison précédente a été catastrophique. Il veut faire oublier ses déboires et remplir sa salle en offrant une journée de nouveaux spectacles tout en répondant à ses critiques. «Cette année-là, reprend Legault, Goldoni écrit et monte 16 pièces. En un an! Et dans plusieurs, il met en pratique son propos sur le théâtre, sa poétique du jeu. Il lui arrive même de se mettre en scène. Il l'a fait surtout dans une petite pièce, Théâtre comique, qui fait un peu moins de 40 minutes. Il y met en scène un directeur de théâtre qui lui ressemble beaucoup et qui discute du métier avec ses comédiens. [...] J'ai trouvé là un point de vue intéressant, tout à fait neuf, et surtout la possibilité de mettre en scène la vision du théâtre de Goldoni dans un contexte vivant.»

Il y a aussi que Goldoni n'a pas le choix: sa saison précédente a été catastrophique. Il veut faire oublier ses déboires et remplir sa salle en offrant une journée de nouveaux spectacles tout en répondant à ses critiques. «Cette année-là, reprend Legault, Goldoni écrit et monte 16 pièces. En un an! Et dans plusieurs, il met en pratique son propos sur le théâtre, sa poétique du jeu. Il lui arrive même de se mettre en scène. Il l'a fait surtout dans une petite pièce, Théâtre comique, qui fait un peu moins de 40 minutes. Il y met en scène un directeur de théâtre qui lui ressemble beaucoup et qui discute du métier avec ses comédiens. [...] J'ai trouvé là un point de vue intéressant, tout à fait neuf, et surtout la possibilité de mettre en scène la vision du théâtre de Goldoni dans un contexte vivant.»

Les anciens et les modernes

C'est à partir de là que Legault a construit son spectacle en couplant l'intrigue «relativement mince et répétitive» des *Jumeaux vénitiens* à cette petite pièce où des comédiens sont en train de monter un spectacle et dans laquelle Goldoni exprime sa vision du théâtre.

L'idée est brillante. Sur scène, les spectateurs du TDP verront d'abord des acteurs répéter une comédie... tout en s'engueulant entre eux — et avec l'auteur-directeur de théâtre — sur la façon de monter le spectacle. Selon leur expérience ou leur caractère, les comédiens voudront aborder les scènes qu'ils répètent — on y travaille entre autres sur *Les Jumeaux vénitiens!* — de façon totalement différente les uns des autres. Comme par hasard, deux écoles s'opposent. Celle des «anciens», pour laquelle le théâtre, c'est la *commedia dell'arte*, et cela s'improvise presque à mesure, sur scène, derrière un masque et sur fond de canevas plus ou moins fixé. Et l'autre, celle des «modernes», qui préconise, elle, un nouveau type de jeu, sans masque



Diane Lavallée, Éloi Cousineau et Valérie Blais.

SOURCE JOSEF LAMBERT

définissant d'avance le personnage et, grande nouveauté, sur fond de texte écrit qu'il faut apprendre. Un jeu tout en pantalonades plus ou moins codées, rythmées par des coups de bâton vs un jeu verbal moins superficiel et plus senti.

«Je me suis dit qu'il serait intéressant de faire sentir ce passage du jeu masqué au jeu non masqué. De faire voir ce qui se cache et se dévoile là. De montrer ce qui se passe aussi quand on doit mémoriser un texte écrit; comment le fait de s'en imprégner place le comédien dans des situations complètement différentes... J'avais mon angle.»

À ce mélange déjà audacieux, Jean-Guy Legault a aussi voulu donner un caractère très physique. «J'aime pousser les comédiens dans leurs derniers retranchements», dit-il. «J'aime les performances d'acteurs. Et j'aime aussi le principe de la transformation à vue, la coulisse qu'on voit et qui fait partie de l'action; qu'on sente toute la part de jeu dans le spectacle. Il y aura des acrobaties, des combats, une chorégraphie, un chœur aussi.»

Tout cela sera très physique, très spectaculaire, très senti. Dans ce cadre-là, on peut certainement se permettre d'adapter Goldoni...

LES JUMEAUX VÉNITIENS
D'après Goldoni.
Mise en scène: Jean-Guy Legault. Au Théâtre Denise-Pelletier du 5 au 30 novembre.

Le Devoir



Jean-Guy Legault

SOURCE THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Hilary Fannin propose des dialogues enlèvés et une ironie mordante pour décrire la déroute de sa génération.

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

DO L D R UM BAY

de HILARY FANNIN
traduction FRANÇOIS LÉTOURNEAU
mise en scène PHILIPPE SOLDEVILA
avec BÉNÉDICTE DÉCARY
CLAUDE DESPINS
GÉRALD GAGNON
BENOÎT GOUIN
DOMINIQUE LEDUC
DOMINIQUE QUESNEL

DU 19 OCT. AU 27 NOV.

assistance: Audrey Lamontagne
concepteurs: Sarah Balleux, Jean-Bard Janss Bouchard, Audrey Lamontagne, Jean-François Pedno, André Rioux, Suzanne Trepanier

LA LICORNE
5550, MONTRÉAL (MONTREAL) DE RÉSEAU ADMISSION
www.theatrelaforme.com
514 523 2246

LES BONBONS QUI SAUVENT LA VIE

une création de Serge Boucher
mise en scène de René Richard Cyr

Michel Dumont Maude Guérin Véronique Le Flaguais
Hélène Loisel Adèle Reinhardt Denis Roy
Isabelle Vincent Alexandrine Agostini

Décor: Réal Benoît Costumes: Marie-Pierre Fleury Éclairages: Étienne Boucher
Vide: Yves Labelle Musique: Alain Dauphinais Accessoires: Normand Blais

DU 27 OCTOBRE AU 4 DÉCEMBRE

DUCEPPE

www.duceppe.com

CKAC 730 Télé-Québec LA PRESSE VIACOM TVR

40 ans Théâtre Jean-Duceppe Place des Arts
514 842 2112 1 866 842 2112 www.pda.qc.ca

le Théâtre ni plus ni moins présente

L'envie

de CATHERINE-ANNE TOUPIN

«...un audacieux alliage de rire et d'introspection, une rupture franche et nécessaire avec le confort ambiant.»
Christian Saint-Pierre, VOIR

«On ne peut qu'admirer l'économie de moyens, la dextérité du dessin... une réalisation d'une sobriété exemplaire.»
Hervé Guay, LE DEVOIR

«Les dialogues vifs, crus et saccadés sont particulièrement bien rendus par des acteurs doués.»
Anne-Marie Cloutier, LA PRESSE

«...le texte précis et punché, la mise en scène rythmée et équilibrée, et le jeu des comédiens nous scie en deux et nous fait ciller de rire.»
Geneviève Malette, VOO.CA

avec Guillaume Champoux Steve Laplante Catherine Proulx-Lemay Catherine-Anne Toupin

mise en scène de Frédéric Blanchette
éclairages Martin Gagné

Salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue St-Denis Montréal
514-282-3900

du 14 octobre au 6 novembre à 20h

COMPLÉT 9, 10 et 17 novembre

L'INTIMITÉ

d'Emma HACHÉ
Prime à la création 2003 du Fonds Gratien Gélinas
Avec Marc Béland, Jean Asselin et Markita Boies

DU 23 OCTOBRE AU 19 NOVEMBRE À 20 H

Mise en scène: Francine Alepin | Conception, décor, costumes et accessoires: Charlotte Rouleau | Éclairages: Thomas Godefroid | Architecture sonore: Eric Forget | Assistanat à la mise en scène et régie: Edith Le Hesran | Direction technique: Régis Guyonnet

Billetterie (514) 521-4191
LIBRE 1945, Fullium, Montréal, Frontenac

TICKET OMNIBUS PLUS
30\$ = L'Intimité + Un spectacle du festival Les Voies du Môme
AUTRES FORAITS DISPONIBLES RENSEIGNEZ-VOUS

le cinéma pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

danca danza NOUVELLE DANSE LATINE
Tangente danse contemporaine
Samedi 29 Oct. / 20 h 30
Dimanche 31 Oct. / 16 h 00
Jordi VENTURA FABRA
Karina IRAOLA
MADAME SMITH
Conséquence
Billetterie : 514.525.1500
www.tangente.qc.ca

DANSE

Le rouge et le noir

Ultima Vez sonde l'amour paradisiaque et souterrain avec Blush

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il faut s'attendre à des gémissements et à des cris, de bonheur et de rage profonds, lors de la présentation de *Blush*, de la compagnie flamande Ultima Vez. Il faut s'attendre, comme le titre l'indique, à rougir de honte et d'exaltation ou à devenir noir de colère. Car Wim Vandekeybus ne fait pas dans la demi-mesure. Il aime explorer les émotions extrêmes.

«Les émotions sont toujours extrêmes et il faut être honnête avec elles, ne pas avoir peur de tout ce qu'elles portent, dit-il au bout du fil. Le monde est dominé par une politesse sociale, on vit un spectre très limité de nos émotions.» Le titre de cette nouvelle pièce saisit bien l'essence de son travail, qui puise dans le caractère irrésistible des émotions humaines.

«Quand une émotion te fait rougir, tu ne peux pas t'en empêcher.» La création de 2002, qui achève sa tournée nord-américaine notamment à Montréal, plonge dans les eaux troubles et profondes du désir amoureux, révélé dans ses infinies nuances, du rouge clair de la passion extatique aux teintes sombres de la passion foudroyante. «Je vois la construction d'un spectacle comme la traversée d'émotions, indique-t-il. C'est complexe, une émotion. Il y a un avant, un pendant et un après, une fois l'émotion satisfaite ou pas. C'est toujours en évolution. L'amour peut aussi être frustration, rage.»

Cette tension perpétuelle donne lieu à des œuvres chaotiques, mais sublimes, d'une énergie brute, domptée juste à point, comme la compagnie l'a montré à plusieurs reprises au public montréalais depuis sa première venue en 1989 dans le cadre du Festival international de nouvelle danse. Au programme de son dernier passage en 2000, *In Spite of Wishing and Wanting* abordait aussi le désir et le rêve, mais du point de vue proprement masculin pour une distribution entièrement composée d'hommes.

Musique, cinéma, poésie

Du reste, il y a toujours une dimension onirique dans les pièces d'Ultima Vez, meilleure manière, selon son directeur artistique, «d'expliquer le désir sur la scène», cette «boîte noire de l'inconscient». Une dimension dont rend compte aussi le cinéma, discipline artistique originelle de Vandekeybus, qui se trouve à la fois au cœur et en périphérie de son œuvre scénique. Complices de la danse sur laquelle ils jettent une

autre lumière, ses films ont une vie à part entière. S'ils ponctuent la chorégraphie, ils lui survivent aussi. La réalisation vidéo de *Blush* est sur le point de se terminer. Son premier long-métrage de fiction est également en cours de production.

Dans *Blush* (le spectacle), de l'avis des critiques belges, Wim Vandekeybus parvient à intégrer mieux que jamais cinéma et danse. Le créateur dit lui-même avoir conçu un grand écran permettant à la danse de se fondre dans l'image ou d'en surgir pour la prolonger. «On plonge dans l'écran; le réel se change en virtuel», explique-t-il. Formé d'abord comme photographe et cinéaste, Wim Vandekeybus a notamment développé son sens de la mise en scène et de la chorégraphie pendant deux ans auprès de Jan Fabre, artiste visuel, sculpteur et metteur en scène flamand réputé.

L'artiste autodidacte tisse aussi des liens indéfectibles avec la musique et la poésie. Les compositeurs avec lesquels il collabore ont toujours une forte personnalité. Si David Byrne (chanteur de la formation Talking Heads) présidait à la composition dans *In Spite of Wishing and Wanting*, David Eugene Edwards, du groupe 16 Horsepower, a livré la partition de *Blush*.

La distribution presque entièrement renouvelée des interprètes de cette production se met en bouche des textes signés par l'auteur flamand Peter Verhelst, qui a assisté aux répétitions au cours desquelles la création prenait forme. «Il voyait beaucoup de filiations avec Orphée et Euridice, rapporte le chorégraphe, qui ne pourtant avoir puisé volontairement dans le mythe. C'est normal que les histoires d'amour voyagent dans le temps.» Ceci a donné lieu notamment à un monologue où une femme énumère tout ce qu'elle ne fera ou verra plus jamais. Car l'amour, c'est aussi la douleur de la perte.

A l'instar du voyage d'Orphée pour retrouver Euridice dans les bas-fonds de l'enfer, le chorégraphe de l'inconscient visite tour à tour l'amour paradisiaque et le souterrain, fait surgir la beauté de la laideur, la tendresse et la séduction de la hargne et la violence, l'humour du drame humain. Ça promet.

BLUSH

De Wim Vandekeybus et Ultima Vez
Les 5 et 6 novembre au théâtre
Maisonneuve



Dans *Blush* (le spectacle), Wim Vandekeybus parvient à intégrer mieux que jamais cinéma et danse.

SOURCE DANSE DANSE

LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE



Photo: Chris Van der Burght

LES BALLETS C. DE LA B.

BÂCHE
10 AU 13 NOVEMBRE 2004

UNE CRÉATION CONTEMPORAINE DU CHORÉGRAPHE KOEN AUGUSTIJNEN, DU HAUTE CONTRE STEVE DUGARDIN ET DE L'AUTEUR-COMPOSITEUR GUY VAN NUETEN. Six corps deviendront complices pour ne former qu'une seule entité, composée de la voix du chanteur, des mains du pianiste et des bras et jambes des trois danseurs.

TARIFS PAR SPECTACLE

Adulte : 28 \$
Jeunesse (25 ans et moins) : 24 \$

FORAÎT DE LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE; 4 SPECTACLES

Adulte : 90 \$
Jeunesse (25 ans et moins) : 75 \$



RÉSERVEZ VOS BILLETS DÈS MAINTENANT
514.842.2112 • 1 866.842.2112 • www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514.790.1245

Directement d'Espagne

COMPAGNIE

NOCHE FLAMENCA

En vedette SOLEDAD BARRIO
Lauréate du New York Dance
& Performance Award

12 représentations
25 novembre
au 5 décembre 2004

«Du flamenco jusqu'au plus profond de l'être» La Presse
«...Madrid troupe has the power to thrill.» Toronto Star

KOLA NOTE

5240 ave. du Parc
(coin Fairmount) Montréal

Infos et billetterie:
KOLA NOTE: (514) 274-9339
www.kolanote.com
ADMISSION: (514) 790-1245

Les Productions Nuits d'Afrique... des spectacles toute l'année... www.festivalnuitsdafrique.com



LE DEVOIR
CIAD



miX 96
Québec

DE VISU

Témoins d'un réel ambivalent

Plusieurs trouvailles au MNBAQ dans le cadre de deux expositions qui ouvrent une parenthèse fort intéressante au sujet de l'époque actuelle



Échotriste, de Jean-Pierre Gauthier

SOURCE MNBAQ

AVANCER DANS LE BROUILLARD

ILS CAUSENT DES SYSTÈMES

Musée national des beaux-arts du Québec
Parc des Champs-de-Bataille, Québec.
Jusqu'au 17 avril et jusqu'au 14 août 2005 respectivement.

DAVID CANTIN

Après *Frottements. Objets et surfaces sonores*, l'art actuel attire encore bien des regards cet automne au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) grâce à deux nouvelles expositions sous le commissariat d'Anne-Marie Ninacs. Dans les salles 4 et 11, les sens sont à l'affût à travers différents parcours où la démarche artistique interroge la trajectoire du monde contemporain. De l'installation sonore à la peinture, en pas-

sant par le collage hétéroclite, un tel survol ne peut que mettre à l'épreuve notre rapport face aux préoccupations les plus quotidiennes.

Du labyrinthe de Claire Savoie à la chambre hybride de Michael A. Robinson, l'expérience physique se révèle cruciale tout au long d'*Avancer dans le brouillard*. C'est à partir d'une phrase de l'écrivain Milan Kundera dans *Les Testaments trahis* qu'Anne-Marie Ninacs imagine le périple de cette exposition qui renvoie à l'imprévisible et à l'inconnu au fil du temps. Autour du travail de cinq artistes, l'itinéraire repose en grande partie sur

l'instabilité de l'existence en elle-même. On entre d'abord en contact avec cette blancheur aveuglante qui semble envahir la salle. Un flou abstrait ne cesse de relier les œuvres entre elles. Par ailleurs, des zones ainsi que des objets se détachent inévitablement de ce lieu de passage à découvrir.

Vers le risque essentiel

On avance donc du côté des intuitions picturales d'Angèle Verret, qui suggèrent de multiples angles d'une couche terrestre. La surface peinte devient le miroir d'un trompe-l'œil. Que peuvent bien cacher ces plis, ces accidents

et ces rayures sur la toile? Peut-être l'image abstraite d'une mémoire en suspens ou encore la recherche active d'une réalité en pleine émergence. La masse de fil de nylon suspendu de Karilee Fuglem dégage aussi une curieuse résonance. Il y a quelque chose de fantomatique qui rayonne de cette substance palpable. *Untitled (Invisible Thread)* (2003) fait jaillir un curieux reflet de la part insaisissable de notre existence commune. Un peu plus loin, *Sweet Dreams* (2003), de Michael A. Robinson, met en scène un drôle de rêve où sens et non-sens communiquent dans un désordre des plus réalistes.

Cet assemblage d'objets fait appel à l'errance imaginaire, de même qu'à une forme de distanciation par rapport à notre rôle dans la société. Chez Jean-Pierre Gauthier, une multitude de circuits et de haut-parleurs réson-

nent à une vitesse étourdissante pour mieux convaincre du fonctionnement de l'esprit. Cet *Échotriste* (2002) guide d'emblée vers la représentation d'un monde intérieur à redécouvrir. Tout aussi fascinant, le labyrinthe central de Claire Savoie s'intéresse à une quelconque déambulation possible du corps et de la pensée vers le risque essentiel. Une pareille friction entre les œuvres donne lieu à un questionnement qui a pour but de stimuler et de bouleverser les attentes du visiteur.

Beaucoup plus disparate, l'autre salle propose de mettre en scène une quinzaine d'acquisitions récentes du MNBAQ grâce à des débordements aussi inévitables que nécessaires. Empruntant son titre à une structure géométrique de Stephen Schofield, *Ils causent des systèmes* réunit des œuvres stimulantes de créateurs aussi différents que Massimo Guerrera, Christine Major, Claudine Cotton et Martin Boisseau. L'exposition a surtout l'audace de créer des liens entre les disciplines, sans pour autant mettre l'accent sur le tape-à-l'œil. Dans un tel contexte, l'étrange spiritualité que dégage *l'Irritante Agitation* (2001), de Sylvain Bouthillier, semble faire écho aux magnifiques *Carnets d'intentions* de Massimo Guerrera ou aux *Portraits de religieuses* de Raphaëlle de Groot. Du même coup, les interventions sonores de Michael Snow se rattachent au détournement d'*OK Computer* (une référence à l'univers musical de Radiohead), de Gennaro De Pasquale, et à l'assemblage de pochettes de disques de Sébastien Lapointe. De plus, l'approche scientifique d'Annie Thibault cadre plutôt bien avec l'environnement saturé de Christine Major ainsi que l'agglomération de formes organiques et chimiques de Stephen Schofield. Plusieurs trouvailles donc dans le cadre de ces deux expositions, qui ouvrent une parenthèse fort intéressante au sujet de l'époque actuelle.

JEAN-SÉBASTIEN DENIS

«Sous-bois»

JULIE OUELLET

«La décharge»

Jusqu'au 20 novembre

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H07 (514) 514-8491/865. Ouvert du mardi au vendredi 10 h à 18 h, samedi 10 h à 17 h.

AMPLITUDE

Œuvres sur papier

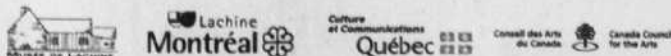
de Miljenko Horvat et de Guido Molinari

COMMISSAIRE : LYDIA BOUCHARD

Exposition présentée jusqu'au 19 décembre 2004
Du mercredi au dimanche de 11 h 30 à 16 h 30
Entrée gratuite

Musée de Lachine

1, chemin du Musée (angle Saint-Patrick)
Lachine (Québec) H8S 4L9
Tél. : 514 634.3471, poste 346
<http://lachine.ville.montreal.qc.ca/musee>



ENTRÉE LIBRE

CAFÉ, CROISSANTS

« AVEC OU SANS SUCRE »

CAUSERIE LE DIMANCHE MATIN

« LES TOURNESOLS DU DÉSEPOIR »

DIMANCHE 31 OCTOBRE 2004 DÈS 11H.

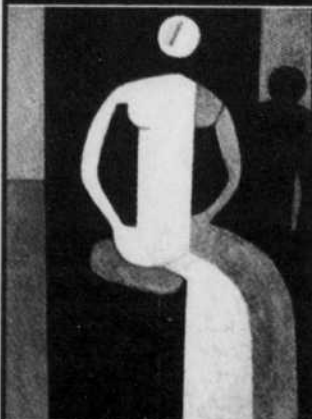
UNE RENCONTRE D'ÉDOUARD LACHAPPELLE.

100, rue Sherbrooke Est, bureau 4000, Montréal, tél. 514.842.1043

LES IMPATIENTS

Vincent

Karo Alexanian



Œuvres récentes
Du 30 oct. au 12 nov.

www.galerievalentin.com

GALERIE VALENTIN

1490 Sherbrooke Ouest, Suite 200, Montréal, Qc • H3G 1L3 • (514) 939-0500



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

30 octobre
au 28 novembre

LE SERVICE DE
PRÊT ET DE VENTE

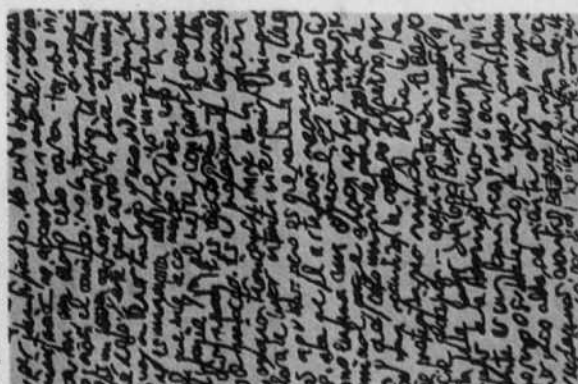
LA NOUVELLE
COLLECTION 2005

DESSINS - PEINTURES
PHOTOGRAPHIES - ESTAMPES
TECHNIQUES MIXTES

Vernissage
le dimanche 31 octobre
à 14 h

Info: (514) 630-1254

Tapis Manuscrit



« UNE ŒUVRE D'ART
À VOS PIEDS »

Nouvelle collection, nanimarquina

BONALDO

la beauté ne suffit pas

2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc
t.514.287.9222 1.888.BONALDO www.bonaldo.ca

DE VISU

La simplicité complexe

EN BREF

La 4^e Biennale tire à sa fin

La Biennale de Montréal, dont le thème cette année est *AGORA: le domaine public*, attend ses derniers visiteurs. L'événement a débuté le 24 septembre 2004 et se termine demain. Les sites de l'ex-édifice *The Gazette* (250, rue Saint-Antoine Ouest, métro Place-d'Armes), le Centre de design de l'UQAM (1440, rue Sanguinet, métro Berri-UQAM), l'exposition bénéficie *Les 20 ans du CIAC* (au 463, rue Sainte-Catherine Ouest, à l'étage, métro Place-des-Arts) et l'esplanade de la Place des Arts ou est présentée l'œuvre de Hal Ingberg fermeront dimanche à 19h. De plus, une performance de Jocelyn Bigot aura lieu demain à 15h, rue Saint-Paul. *MesuRage* de l'espace d'exposition de l'ex-édifice *The Gazette* lors de la 4^e Biennale de Montréal est un hommage à l'artiste Orlan, reprenant les MesuRages de rues et d'institutions mis en place par l'artiste stéphanoise à partir de 1964. «Il s'agit, dans ce MesuRage, comme le fit Orlan entre 1964 et 1983, de confronter directement l'espace de l'ex-édifice de *The Gazette* à mon corps», dit l'artiste, qui me fournit mon unité de mesure.» — *Le Devoir*

Art sacré

Le centre de créativité du Gesù propose, jusqu'au 15 décembre, une «expérience holistique de création». C'est le thème de la 11^e édition de l'événement annuel Art sacré. Le thème «fait référence au chemin spirituel personnel de l'individu et à l'équilibre entre le yin et le yang que l'artiste porte dans son processus de création». Les œuvres d'une poignée d'artistes ont été rassemblées autour du thème, et une foule d'activités auront lieu au cours du mois qui vient: ateliers de danse, conférence, concert de jazz, etc. Le Centre de créativité du Gesù est situé au 1220, rue de Bleury. Information: (514) 861-4378. — *Le Devoir*

Rencontre d'artiste

Myriam Yates rencontre le public cet après-midi, 15h, à la galerie Skol, dans le cadre de son exposition *Echappées, connivences*. L'exposition est présentée au sein d'une programmation annuelle entièrement tournée vers l'être humain et l'environnement construit. L'intervention de Yates porte sur la circulation des individus dans les espaces interstitiels des tours à bureaux. L'artiste vient de plus de remporter le prix Fonds Bell/Vidéo-graphie/interactive screen, dans le cadre du Cyberpitch 4, du Festival du nouveau cinéma, pour son projet web, *L'Hippodrome de Montréal*. Le Cyberpitch 4.0 représente une occasion unique de développer des projets courts de fictions, jeux ou documentaires. Les projets sont destinés au Web, à la télévision interactive ou aux plates-formes mobiles (téléphones cellulaires et autres formats portables). — *Le Devoir*

EFFRITEMENTS

Patrick Beaulieu
Galerie Circa
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Espace 444, galerie II
Jusqu'au 13 novembre

BERNARD LAMARCHE

On en vient à penser que la simplicité devrait plus souvent avoir droit de cité. L'intervention de Patrick Beaulieu, à Circa, est le fruit de manipulations d'une grande simplicité et d'un minimum de moyens techniques. Quelques moteurs, quelques racines ou branches d'arbre, des capteurs sonores et des haut-parleurs ont servi à sa réalisation. Pourtant, sans les convoquer, l'œuvre parle précisément des technologies de haut niveau, de leurs effets, et s'inscrit ce faisant au cœur de nombre de préoccupations actuelles.

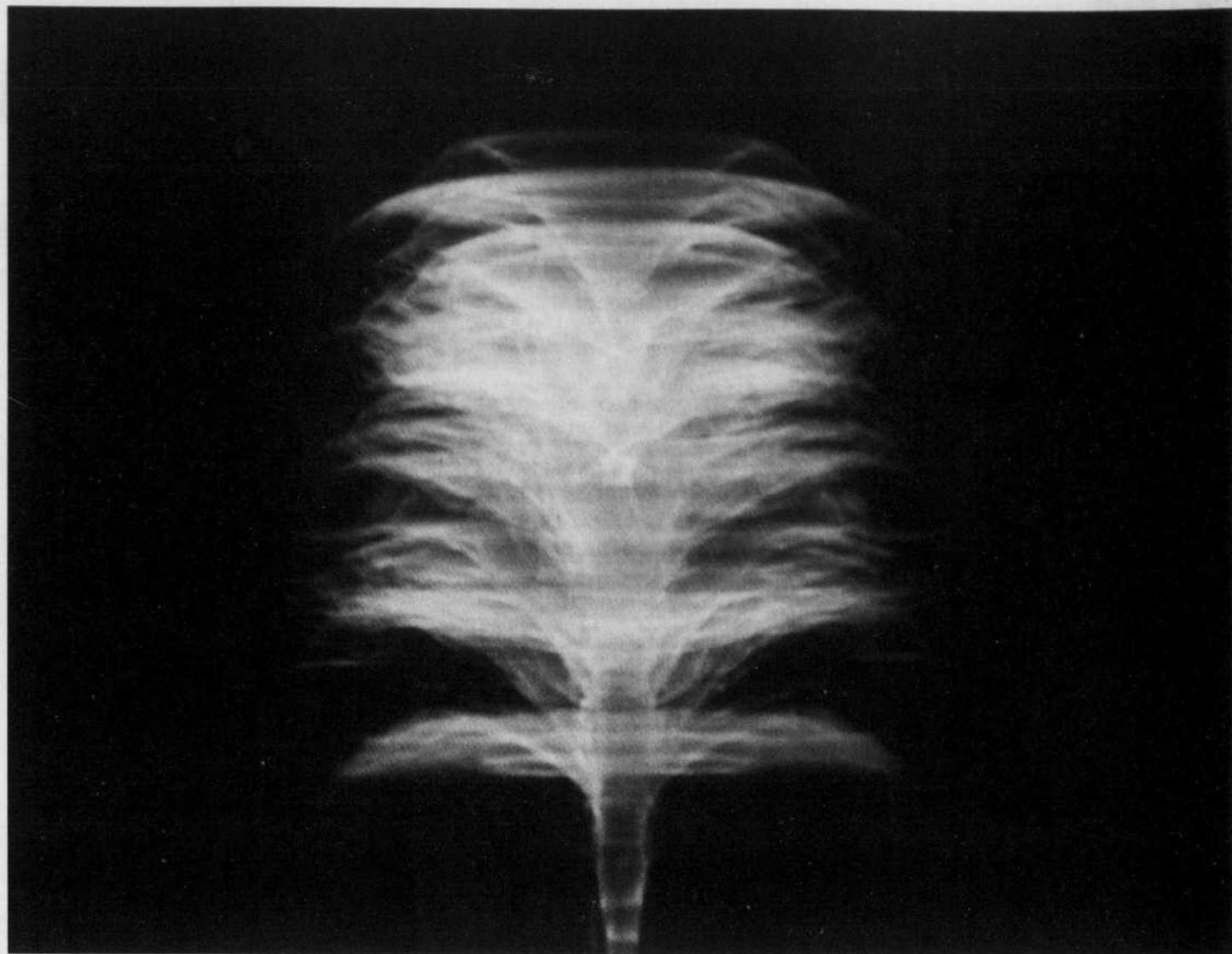
Un ballet singulier

Dans une pièce assombrie, sous une lumière tamisée, l'œuvre convie à un ballet singulier. Sur cinq moteurs, cinq brindilles tournent à toute vitesse. Dans ce tout simple appareil, les branches ont tendance à presque disparaître sous nos yeux. Pourtant, le dispositif sert également à rendre particulièrement tangible l'effritement dont parle le titre de l'exposition.

Au profit d'un éclairage zénithal qui découpe chacune des pièces dans la noirceur, ces branches tournent sur elles-mêmes, emballées, se soustraient à leur propre matérialité. En fait, elles tournent si rapidement que, pour chacune, une image fixe se forme, ressemblant étrangement à des têtes d'insectes imaginaires, mais cette image est constamment fragilisée par le mouvement giratoire des moteurs.

Il en résulte un effet de virtualité que l'ambiance bien ciblée de l'installation vient nourrir. En effet, on a l'impression que ces présences, pourtant très physiques, sont tout à la fois parfaitement éthérées, presque irréelles. En cela, bien que très *lo-tech*, chacune des œuvres aborde des notions en règle générale associées à l'art hautement technologique. Elles évoquent des présences immatérielles, touchent aux phénomènes d'*after image* et s'insèrent dans les propos tenus sur les images fixes et en mouvement. D'ailleurs, l'exposition contient également deux photographies, sorte d'arrêt sur image, de ces sculptures. Imprimées sur des feuilles électro-luminescentes, ces images toutes minces, elles-mêmes fragiles, nourrissent cette idée que les notions proches de la photographie gravitent autour de la proposition de Beaulieu. Encore ici, c'est la lumière qui se charge de l'objet.

Par ailleurs, le seul contrôle que l'artiste peut exercer sur les formes demeure celui du choix des brindilles, qu'elles soient des phragmites ou des racines. Ainsi, les deux phragmites, dont le type



SOURCE PATRICK BEAULIEU

Dans une pièce assombrie, sous une lumière tamisée, l'œuvre convie à un ballet singulier. Sur cinq moteurs, cinq brindilles tournent à toute vitesse. Dans ce tout simple appareil, les branches ont tendance à presque disparaître sous nos yeux. Pourtant, le dispositif sert également à rendre particulièrement tangible l'effritement dont parle le titre de l'exposition.

le plus connu est le roseau, offrent une danse gracieuse avant tout, alors que les autres brindilles et racines, secouées, affichent un air moins élégant, mais tout aussi fascinant. De cette façon, chacune des pièces révèle une personnalité bien à elle. Elles se déplacent en pure perte, mais procurent des effets surprenants.

Environnement sonore

D'un point de vue strictement visuel, l'intervention de Beaulieu se suffit à elle-même, tant elle est tout simplement belle. Mais encore, outre ce déracinement et ce déplacement de contexte de végétaux dans lequel il se spécialise,

l'artiste a ajouté une dimension sonore qui ajoute au caractère physique de l'œuvre. De petits capteurs sonores, ajoutés dans l'appareillage de ces stations, sont percutés ou frottés par le bout de ces branches, si bien qu'un petit bruit est capté puis amplifié dans la salle. Ces chocs sont répercutés dans l'espace et diffusent différentes fréquences qui deviennent en quelque sorte le chant heurté qui accompagne la danse de ces houppes débridées.

Cet ajout, qui pourrait ne sembler qu'un complément à l'aspect visuel de l'exposition, est pourtant une composante essentielle. Dans la mixture sonore qui ré-

sulte, il est possible de reconnaître certaines modalités des ondes propres à chacune de ces sculptures cinétiques. Or il apparaît que ce qui capte le son est non seulement la cause du choc, mais aussi la cause de l'effritement de ce système, de sa propre perte.

Déjà, chacune des sculptures semble d'une grande précarité. Mais en donnant, à travers le son, plus de présence à ces fragiles brindilles, Beaulieu provoque la perte des objets. Le capteur certifie la physicalité de ce qui se donne comme une image immatérielle et, au même moment, il témoigne de la pulvérisa-

tion de ces infimes parties d'arbre, de leur usure, au fur et à mesure que chaque coup porté sur le capteur, même minime, les ravage. Alors que le système fonctionne, il s'effrite. C'est son fonctionnement même qui mène à sa destruction.

De telles machines ont déjà existé dans l'histoire récente de l'art, mais Beaulieu leur donne une tournure des plus étonnantes. Franchement, l'œuvre est terriblement excitante et nourrissante. À ne rater sous aucune considération. Et dire que le procédé est si simple.

Le Devoir

Jusqu'au 14 novembre 2004
Exposition du lauréat et des finalistes
2004 ainsi que de la lauréate 2003,
Natasha St. Michael

VILLE DE MONTRÉAL - CSOQ

LAURÉAT 2004 : Patrick Primeau
MENTION : John Glendinning

FINALISTES : Bruno Andrus, Pavel Cajthami, Annie Cantin, Dana De Kuyper, Félix Carole Dicaire, Catherine Labonté, Marie-Ève Martin, Marika Nelson, Caroline Ouellette et Marko Savard
Normand Biron, commissaire

GALERIE DES MÉTIERS D'ART DU QUÉBEC
MARCHÉ BONSECOURS
350, rue Saint-Paul Est
Renseignements : (514) 878-2787 Poste 2

Jusqu'au
7 novembre

Une rétrospective des prix
François-Houdé

Regards
sur l'avenir

Une exposition itinérante du Conseil des arts de Montréal en tournée, réalisée par le Conseil des métiers d'art du Québec et conçue par Denis Longchamps, commissaire, en collaboration avec le Musée des maîtres et artisans du Québec.

MUSÉE DES MAÎTRES ET ARTISANS DU QUÉBEC
615, avenue Sainte-Croix,
Arrondissement de Saint-Laurent, Montréal
Métro Du Collège ☺
Renseignements : 514 747-7367

www.ville.montreal.qc.ca/culture
www.galeriedesmetiersdart.com
www.mmaq.qc.ca

Montréal

Oma



Financière
Sun Life
présente

Copyright
Rubens

du 14 octobre 2004 au 9 janvier 2005

AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec • (418) 643-2150 1 866 220-2150 www.mnba.qc.ca

L'exposition est organisée conjointement par le Koninklijk Museum voor Schone Kunsten Antwerpen (Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers) et le Musée national des beaux-arts du Québec. Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Musée
national des beaux-arts
du Québec
Québec

Cinéma

L'hiver de force

« **M**on pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver », chantait Gilles. A sa manière, le fils de Félix a choisi, lui aussi, de chanter l'hiver québécois. Son second long métrage, *Mémoires affectives*, distribué depuis hier sur l'ensemble de nos arpentés, nous parachute dans un Charlevoix blanc et bleu, si rare au cinéma qu'on quitte la salle avec un léger vague à l'âme.

Les paysages enneigés du suspense psychologique m'ont fait réaliser à quel point l'hiver est absent de notre paysage cinématographique contemporain.

L'anthropologue Bernard Arcand prétend que nous entretenons un rapport névrotique avec la saison morte, si bien que même notre imaginaire la rejette. Si elle est pertinente, l'hypothèse me paraît insuffisante. Car l'hiver vigoureux, photogénique, est ancré dans le corpus québécois aussi solidement que la tourtière dans nos livres de recettes traditionnelles. De fait, les paysages de certains des films les plus marquants de notre histoire sont habillés d'un manteau blanc: *Mon oncle Antoine*, *La Vie heureuse de Léopold Z*, *Kamouraska*, *Au clair de la lune*, *La Femme de l'hôtel*, *La Guerre des tuques*, etc. Exception faite de quelques opus comme *L'Ange de goudron*, l'hiver et la neige, dans leur représentation au cinéma, semblent appartenir au passé.

Place à l'été, parfois même à la canicule: *Mambo Italiano*, *Premier juillet*: le film, *Camping sauvage*, *A Silent Love*, *Vendus*, *Le bonheur est une chanson triste* ont des températures au-dessus des 20 degrés. Ne cherchez pas de manteau d'hiver, ou de demi-saison, dans *Les Invasions barbares*, *Dans l'œil du chat*, *Sur le seuil*, *La Grande Séduction*.

Pourquoi donc, au grand écran, cette présence quasi obsessionnelle d'une saison que tout le monde s'accorde à trouver trop courte? Pourquoi la réalité météorologique du Québec est-elle si mal représentée dans notre 7^e art que même les protagonistes de *Nez rouge* et des *Amants* ont l'air de cuire dans leurs Kanuk?

Le producteur de *La Guerre des tuques*, Roch Demers, suggère que le mode de fonctionnement des institutions a changé la donne: « Dans les années 80, les dates de dépôt et d'octroi de fonds publics étaient trimestrielles. Il y avait une meilleure répartition des tournages sur l'année », dit-il. Depuis une dizaine d'années, la SODEC et Téléfilm Canada rendent leur financement pour le long métrage de fiction disponible au printemps, alors les cinéastes se seraient adaptés. Si bien que, de l'avis de Roch Demers, l'hiver est une bonne saison pour tourner en raison de la disponibilité des techniciens et des maisons de services. Avec le départ des studios hollywoodiens vers un autre Tiers-Monde, nul doute que ce phénomène ira en s'accroissant.

Il est loin le temps où l'ONF, qui était le centre névralgique de la production québécoise, tournait à plein régime quatre saisons durant. Pour expliquer la relâche hivernale, certains évoquent, comme Roch Demers, le virage institutionnel; d'autres, les coûts de production, plus élevés, qu'impliquent un tournage comportant plus d'obstacles, et par le fait même plus long. C'est le cas du cinéaste Jean-Claude Labrecque: « Tourner l'hiver représente un



Martin Bilodeau

risque énorme. Ça coûte deux fois plus cher, c'est cent fois plus difficile, la caméra gèle, les techniciens aussi, bref, il faut partir avec en tête l'idée qu'il n'y en aura pas de facile », me racontait-il depuis Sainte-Anne-de-Beaupré, où il dirige la photographie de *La Neuvaine*, troisième long métrage de fiction de Bernard Emond (*La femme qui boit*).

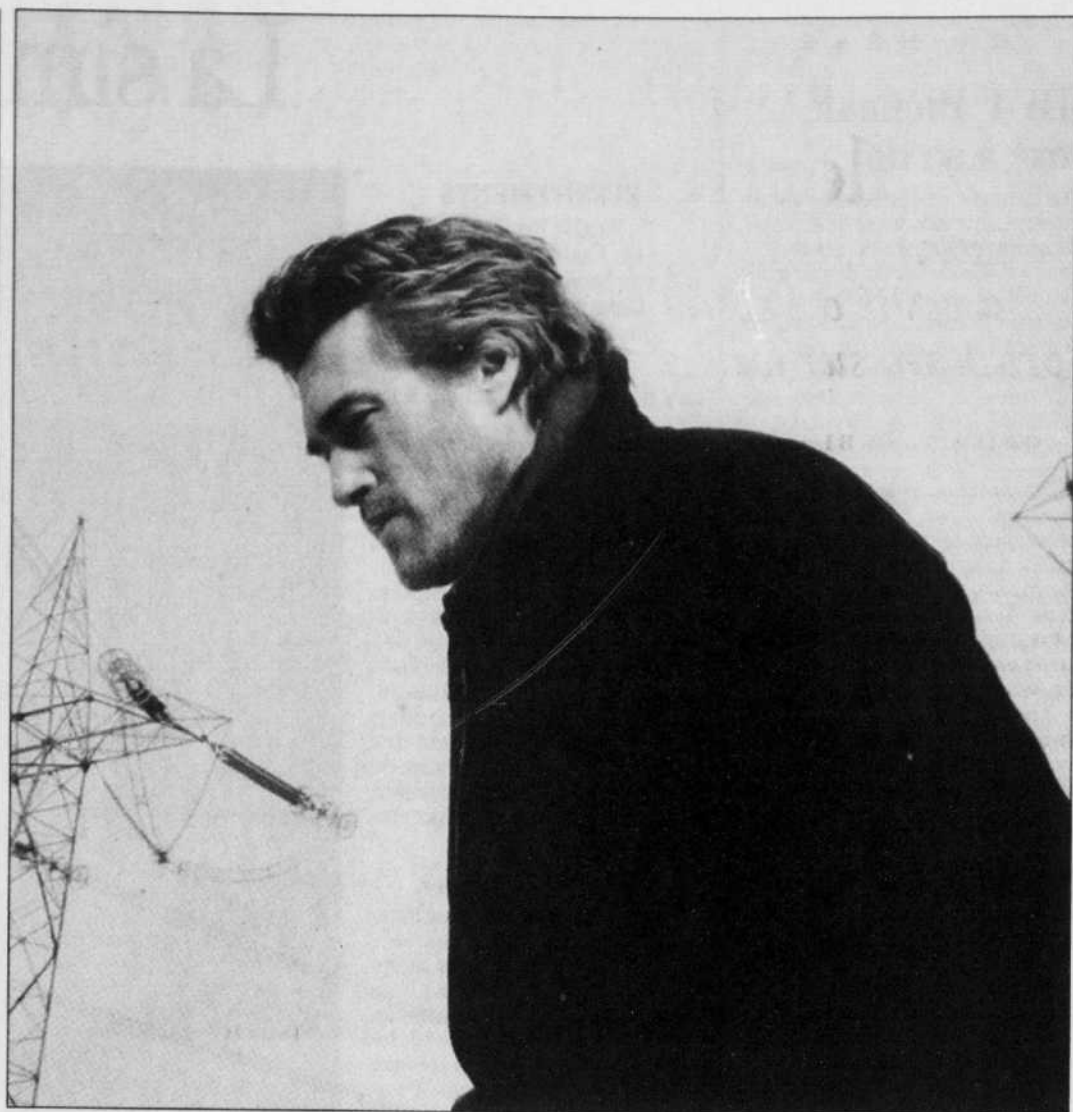
Labrecque se rappelle son séjour hivernal dans une Abitibi sans neige pour le tournage des *Corps célestes*, de Gilles Carle: « Il a fallu faire venir de la glace de Montréal afin de la souffler dans les rues. » *La Vie heureuse de Léopold Z*, dont il a également signé la photo, a été uniformisé au montage dans le département des effets spéciaux de l'ONF, pour cause de mauvais raccords de neige, d'un plan à l'autre.

Autre facteur qui dissuade les cinéastes de tourner l'hiver: nos hivers extrêmement capricieux. Rappelez-vous qu'André Melançon avait dû déplacer le tournage de *La Guerre des tuques* de Terrebonne, où son décor avait fondu, jusqu'à Baie-Saint-Paul. Le succès du film lui a-t-il fait oublier la leçon du tournage? Il reste qu'à l'hiver 1989, il devra (misère!) recourir à des flocons de pommes de terre pour simuler la tempête de *Rafales*.

Morale de cette histoire: l'hiver comporte son lot d'obstacles et beaucoup de cinéastes en ont fait les frais. À l'inverse, il arrive que des contraintes jouent en faveur de l'hiver. Par exemple, voyant que le tournage de *Mémoires affectives*, prévu pour l'automne 2003, allait être repoussé, le cinéaste a préféré adapter son scénario à l'hiver plutôt que d'attendre le prochain automne. « Ça apporté de nouvelles couches de sens et enrichi la notion de mémoire, qui est au centre du film. Ça m'a permis d'aborder la mémoire sous un autre angle », dit-il.

Du reste, l'enfant de l'île d'Orléans n'a jamais eu peur de se geler les mains. Son premier film, *Une jeune fille à la fenêtre*, culminait sur la saison froide. Le héros de *Mémoires affectives* retrouve la clé de sa mémoire dans les eaux d'un lac gelé. Le prochain film de Leclerc, à l'écriture duquel il travaille présentement, sera lui aussi tourné pendant l'hiver. De là à voir se profiler un triptyque à la Jean-Paul Lemieux, il n'y a qu'un pas. « Je ne me suis jamais vraiment arrêté aux saisons », affirme Francis Leclerc. Plus que l'hiver, c'est la région qui intéresse cet insulaire en exil dans le Mile-End. « À Montréal, tout le monde me parle de l'hiver dans mon film. Tandis qu'à Québec, de Charlevoix, que les gens sont contents de voir à l'écran, mais c'est tout. Ces gens-là n'ont pas le même rapport à l'hiver. »

Aurions-nous montré l'hiver au cinéma national?



Roy Dupuis, toujours un peu dégingandé, se révèle très à l'aise dans ce rôle peu bavard où son personnage avance en plein brouillard, avec des jalons de lumière atrapés au vol.

Un étonnant thriller

MÉMOIRES AFFECTIVES

Réalisation: Francis Leclerc.
Scénario: Francis Leclerc et Marcel Beaulieu.
Avec Roy Dupuis, Rosa Zacharie, Guy Thauvette, Nathalie Coupal, Karine Lagueur, Benoit Gouin, Maka Kotto.
Image: Steve Asselin.
Musique: Pierre Duchesne.

ODILE TREMBLAY

Mémoires affectives n'est pas un film conçu pour attirer les foules en les flattant dans le sens du poil. La présence de Roy Dupuis comme vedette de cet étonnant thriller psychologique n'en fera pas un mégasuccès instantané. Francis Leclerc, qui n'en est pourtant qu'à son second long métrage — après *Une jeune fille à la fenêtre* —, possède une écriture trop fine pour s'appuyer sur des formules toutes faites. Son film ouvre des portes intérieures sans les refermer. Il s'aventure à la lisière des mondes fantastiques dans le grand magma de l'inconscient collectif, avec des ratés ici et là mais une audace atmosphérique insolite.

A priori, on esquisse un sourire en voyant Roy Dupuis comateux sur un lit d'hôpital. Les acteurs trop présents dans le pay-

sage audiovisuel mettent du temps à paraître crédibles dans leurs nouveaux rôles. Effet pervers de la popularité. Mais peu à peu, le climat s'installe et la métaphore se construit dans ses méandres mystérieux, à travers une mise en scène faite de légèreté et d'ellipses, un scénario parfois trop alambiqué mais prenant, sur les belles images de Steve Asselin.

Emergeant de ce coma donc, le héros Alexandre (Roy Dupuis), un vétérinaire de campagne, devenu amnésique incapable de reconnaître son ex-épouse et sa fille, remonte ses propres traces dans Charlevoix.

En égarant les repères rationnels, le cinéaste entremêle les mémoires. Celle du héros remonte par bribes à la surface, mais aussi, par un phénomène parapsychologique obscur, la mémoire d'autres personnes qui « brouillent ses ondes ». Si bien que ses interlocuteurs changent subitement de comportement en déstabilisant le spectateur à travers ces ruptures brusques. Des morts tirés d'un passé national parlent par la voix d'Alexandre. Dans cet espace mental sans jalons, la quête du personnage trou-

ve son écho. Le dénouement sera le miroir et le cœur de la crise d'identité susceptible de renvoyer le spectateur à lui-même.

Roy Dupuis, toujours un peu dégingandé, se révèle très à l'aise dans ce rôle peu bavard où son personnage avance en plein brouillard, avec des jalons de lumière atrapés au vol.

Le début du film, qui se déroule en milieu urbain, apparaît moins réussi que la seconde partie tournée dans Charlevoix.

L'épouse (Nathalie Coupal) et la fille (Karine Lagueur) constituent des figures trop sèches et esquissées à la va-vite alors que le très beau personnage de la détective Pauline Maksoud, incarné avec force et humanité par Rosa Zacharie, constitue le pilier du film, sa caution morale.

Dans ces lieux montagnards où les conjugués semblent parler et les chevreuils témoigner sur une scène de crime, *Mémoires affectives* prend son véritable souffle, sans renier ses énigmes, parfois cahin-caha mais en laissant planer l'universalité de l'amnésie qui nous entraîne du côté du mythe.

Le Devoir

l'agenda de presse du québec

Une des premières règles en relations publiques et médiatiques consiste à planifier ses activités en évitant de provoquer des conflits d'horaires

L'Agenda de presse du Québec est un outil de planification qui permet de connaître les activités médiatiques prévues dans les prochains mois au Québec dans différentes sphères d'activité.

Les premiers utilisateurs de cette publication sont les journalistes et chercheurs - ils sont plus de 4000 au Québec - qui y trouvent des idées d'articles ou de reportages et y réfèrent pour obtenir rapidement des renseignements sur les événements à venir durant la prochaine année.

Lancements, conférences de presse, annonces gouvernementales, projections et visites de presse, manifestations, tournées médiatiques de porte-parole et remises de prix figurent parmi les activités listées dans cet agenda réalisé par l'agence de presse Événementiel, qui publie également l'Agenda public du Québec (congrès, colloques, salons, activités de levée de fonds, audiences publiques, journées, semaines et mois thématiques, festivals, championnats, etc.) et dix-huit agendas sectoriels touchant des domaines tels que la santé, l'éducation, le transport, l'environnement, la politique et la culture.

Relationnistes et responsables des communications d'entreprises et d'organismes privés et publics peuvent également avoir accès, sur abonnement, aux publications de l'Événementiel, et s'en servir collectivement pour éviter d'exposer leurs activités à venir à des créneaux conflictuels.



Pour en savoir plus sur l'Événementiel:
Site Internet: www.evenementiel.qc.ca
Téléphone: 514 526-3100

Informez l'Événementiel d'une activité à venir: soumettre@evenementiel.qc.ca

Une affaire de calcul et de poupées russes

SAW

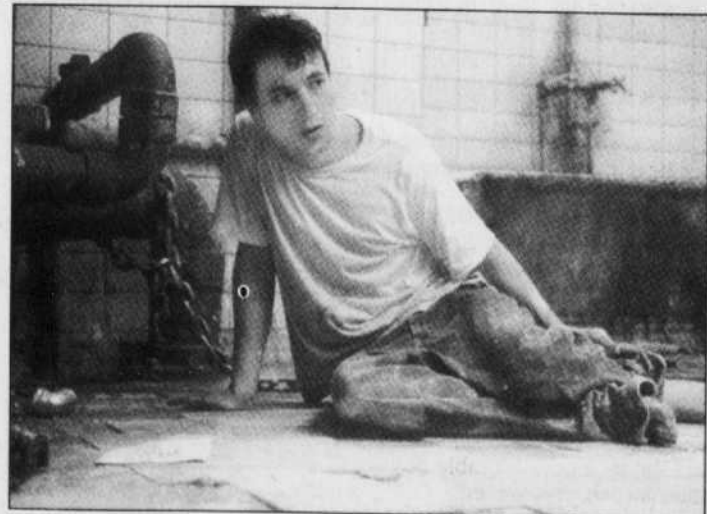
De James Wan.
Avec Leigh Whannel, Cary Elwes, Danny Glover, Ken Leung, Dina Meyer, Monica Potter. Scénario: Leigh Whannel.
Image: David A. Armstrong.
Montage: Kevin Greutert.
Musique: Charlie Clouser.
États-Unis, 2004, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il ne faut pas prendre *Saw* pour ce qu'il n'est pas. C'est-à-dire une œuvre d'auteur éclairante sur l'impuissance et la mauvaise conscience. Il faut plutôt le regarder pour ce qu'il est: l'exercice de style de deux *whiz kids* australiens jumelant suspense et horreur à un discours moral plus ou moins avisé.

S'ils se réclament de David Lynch pour l'angoisse et de Dario Argento pour l'horreur, c'est la reconnaissance de David Fincher (*Seven*, *Fight Club*) que visent James Wan et Leigh Whannel en mettant au point — dans un sous-sol humide de Sidney, à n'en pas douter — la formule mathématique de *Saw*.

Tout est formulé dans ce film, depuis la proposition de départ jusqu'à la morale finale. Deux hommes se réveillent aux deux extrémités d'une pièce d'eau insalubre, enchaînés par des menottes qui les empêchent de se mouvoir dans la pièce. Ils ne se connaissent pas et ne connaissent pas non plus le machabée qui gît, au beau milieu de la pièce, dans une mare de sang, un revolver dans la main. Ils ignorent par ailleurs les raisons de leur apparente punition. Pour



Saw est l'exercice de style de deux *whiz kids* australiens jumelant suspense et horreur à un discours moral plus ou moins avisé.

tout accessoire, ils disposent d'un magnéto, d'une cassette, enfin d'une scie, trop douce pour s'attaquer à leurs chaînes. À vous d'imaginer la suite.

De fait, la suite est tellement facile à imaginer que les scénaristes ont consacré le reste de leurs efforts au développement d'une sous-intrigue impliquant un inspecteur de police (Danny Glover) à la recherche d'un redresseur de torts sadique qui installe ses victimes au centre de pièges mortels, tous plus barbares les uns que les autres, en leur ordonnant d'y échapper, en vain bien sûr...

Résultat: un thriller efficace tant que ça bouge, au suspense maintenu tant qu'on ne s'enfarge pas dans les détails. La réflexion est l'ennemi de ce genre de film, qui

exige un abandon inconditionnel de la part des spectateurs. De fait, les personnages sont trop sommairement esquissés pour que leur angoisse existentielle nous prenne à la gorge, ou pour qu'on dénote chez les auteurs l'urgence ou l'originalité d'une réflexion qui transcende l'impact-image. Outre les pièges mortels, on sent une concentration de neurones et un plaisir sadique évident de leur part, le reste du jeu n'est qu'affaire de calcul et de poupées russes. Si bien qu'au bout d'une heure quarante de ce régime intello minceur, on se retrouve à la rue, bien peu éclairé par les thèmes duels du pouvoir et de l'impuissance, sur la supériorité de la violence psychologique sur la violence physique. Tout bien considéré, ce n'est que *Saw*.

Cinéma

Wajdi Mouawad derrière la caméra

Littoral, le film que le dramaturge québécois a porté à l'écran, prendra l'affiche vendredi prochain sur fond de quête et d'identités multiples

ODILE TREMBLAY

Ça faisait trois mois qu'il voyagait, Wajdi Mouawad. Après avoir quitté la barre du Quat'Sous, qu'il a dirigé durant quatre ans et demi, il a eu envie de changer d'air. Trois mois en auto avec sa blonde à travers les routes d'Europe et un sentiment de liberté qui fut son ressourcement.

Le voici de retour à Montréal pour lancer son premier film, *Littoral*, qui sera sur nos écrans la semaine prochaine. Interviewer Wajdi Mouawad, c'est parler de cinéma, de théâtre, mais aussi de la quête identitaire québécoise. «Ça fait vingt ans que je suis ici et on me demande encore si je compte partir.»

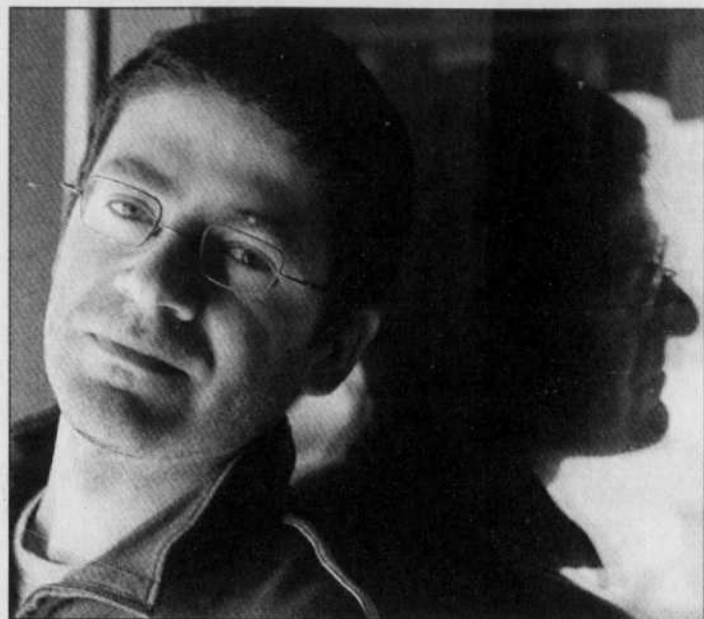
Enfance au Liban, adolescence à Paris, puis le Québec, où il est devenu un homme et un artiste. Pourquoi nous quitterait-il? Il est chez lui, à Montréal. Mais Wajdi Mouawad trouve que sa veine artistique la plus féconde, au théâtre comme en littérature et aujourd'hui au cinéma, est liée au sentiment de la perte du Liban, à ce besoin de consolation impossible à rassasier mais qu'il tente d'assouvir. «L'art est le laboratoire où l'on tente de recoller les morceaux de ce qui ne peut être recollé, dit-il. Dans cette tentative, il arrive que la beauté apparaisse. Que ça fonctionne ou pas n'a pas vraiment d'importance.» Lancé d'abord au Festival de Toronto, *Littoral* a reçu un accueil critique très mitigé. Il dit que ça ne le touche pas vraiment. Il apprend en cassant du marbre.

Un Liban mythifié

Littoral fut d'abord une grande pièce de théâtre par laquelle Wajdi Mouawad remontait vers les sources de la patrie perdue et du père absent. À cause du style de narration et des réalités parallèles, les spectateurs trouvaient la pièce de Wajdi très cinématographique.

Le dramaturge déclare avoir vu lui-même plus de films que de pièces de théâtre au cours de sa vie et être influencé, comme tout le monde, par cet art moderne par excellence. «L'illusion de bien des gens qui m'entouraient fut d'avoir cru que le scénario serait facile à écrire, dit-il aujourd'hui. Mais le texte aurait été interminable — la pièce durait trois heures — et les personnages parlaient énormément au théâtre, alors que le cinéma n'a qu'à montrer.»

Là où il avait travaillé le bois, il lui fallait s'adapter au marbre. Ce nouveau matériau de la pellicule, Wajdi l'a trouvé souvent réfractaire à son coup de ciseau. Il n'était plus seul à



Wajdi Mouawad

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

bord comme lors de l'écriture d'une pièce, mais tenait compte du budget, de volontés extérieures, du travail de plusieurs techniciens aussi. «Faire du cinéma, c'est être capable de trouver un rythme et une voix dans l'impureté du processus», estime-t-il.

L'histoire de ce jeune Québécois d'origine libanaise qui part au Liban avec la tombe de son père pour l'enterrer dans son pays natal est sur le plan métaphorique la sienne. Il avait neuf ans quand il quitta le Liban pour Paris avec sa famille, y retourna deux semaines quatorze ans plus tard, s'aperçut que tout différait de l'image qu'il avait conservée du pays. «Entre-temps, j'avais réinventé mon pays. Et ce Liban fictif est demeuré en moi beaucoup plus fort que les impressions touristiques qui ont pu s'imprimer à l'âge adulte.»

Ce Liban mythifié, surtout composé de paysages sauvages montagneux et côtiers, Wajdi Mouawad en a bizarrement retrouvé la chaleur et la couleur en Albanie, quand il fit ses repérages pour le film. Longtemps, il avait été question de tourner au Liban, mais quand c'est devenu impossible, l'Albanie lui a redonné ce Liban envolé. Afin d'accentuer cette distanciation, Wajdi Mouawad a donné les rôles de Libanais québécois à des acteurs québécois pure laine: Steve Laplante, Gilles Renaud, Isabelle Leblanc, Miro, etc., alors que des Albanais incarnaient des Libanais en parlant leur propre langue. «Tout est faux

dans ce film, dit-il. Le Liban, la nationalité des personnages et même la langue parlée.»

À coups de paysages, d'impressions, arimé au sentiment de double lien à la perte du paradis perdu, Wajdi a voulu donner à son jeune héros une position philosophique qui n'est pas celle d'Édipe aveugle ou de l'Idiot de Dostoïevski, si clairvoyant, plutôt celle d'Hamlet, rongé par le doute, qui se demande: qu'est-ce que je fais?

Le tournage s'est joué pour lui en deux temps. À Montréal d'abord, où il tournait à peine six plans par jour, avec l'impression de travailler dans le vide. Puis, pour la partie albanaise, il a changé son fusil d'épaule, réécrit le scénario, laissant la chance à la surprise, à l'improvisation de surgir, caméra à l'épaule. «En Albanie, la première journée, j'ai tourné 54 plans, travaillant beaucoup plus vite qu'au Québec, découvrant en bout de piste ce silence si cinématographique.»

Wajdi Mouawad est certain d'une chose. Avoir tâté du cinéma le porte à écrire pour le théâtre d'une autre manière, en portant attention davantage au son, par exemple, en jouant d'ellipses. «Le cinéma a eu une influence sur ma pièce *Incendies*, dit-il. Quel que soit son avenir d'artiste, il a l'impression que ses matériaux s'interpénètrent plus que jamais pour parler encore et toujours de sa quête éternelle, mais différemment.

Le Devoir

Comme au temps des 45 tours

RAY

Réalisation: Taylor Hackford. Scénario: James L. White. Avec Jamie Foxx, Kerry Washington, Regina King, Clifton Powell. Image: Pawell Edelman. Montage: Paul Hirsch. Musique: Craig Armstrong, Ray Charles. États-Unis, 2004, 152 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Son sourire était parfois plus large que ses imposantes lunettes fumées, et ses capacités musicales pouvaient amalgamer, l'espace d'une chanson, son amour du gospel, du R&B, du jazz, du rock'n'roll et du country. Ray Charles avait beau avoir perdu la vue à l'âge de sept ans, il a vite développé une fine oreille musicale, une incomparable dextérité au clavier, ainsi qu'une présence irradiante sur scène, faisant de lui une figure incontournable de la musique pop américaine.

Décédé le 10 juin dernier, Ray Charles était bien vivant au moment du tournage de *Ray*, le nouveau film de Taylor Hackford (*Dolores Claiborne*, *Proof of Life*), une biographie qui s'attarde sur son enfance marquée par la crise des années 30, mais surtout aux décennies 50 et 60, celles de l'ascension, de la déchéance et du retour en force. De là à dire qu'il s'agit d'un regard sous influence, aux limites de la complaisance, et de la célébration d'une carrière parsemée de tubes (à peu près tous charcutés malgré la durée quelque peu excessive du film, soit plus de deux heures), il n'y a qu'un pas que Hackford s'est visiblement plu à franchir.

Si Ray Charles avait succombé à une surdose d'héroïne — à une certaine époque, la chose n'avait rien d'improbable... — seul, pauvre et oublié de tous, à commencer par ses admirateurs de la première heure, il ne ferait peut-être pas l'objet d'un tel film. Mais voilà, Hollywood adore les his-



Jamie Foxx dans le rôle de Ray Charles.

SOURCE UNIVERSAL

toires de survivant, et plus encore celles de ces enfants de la misère devenus enfants chéris du public. Et c'est avec beaucoup de musique, et un manque d'imagination parfois criant, que Taylor Hackford nous sert le récit de son combat pour le succès, malgré son handicap et la couleur de sa peau, et de celui contre sa toxicomanie. Entre ces deux pôles, dans de nombreux flash-back — évitant ici le récit détaillé de l'enfance — les images de sa mère besogneuse, de son frère mort par accident sous ses yeux et sa cécité nous sont servies comme autant de rappels à l'ordre pour le compositeur également coureur de jupons.

Ces visions ponctuent le récit de l'ascension fulgurante de Charles, d'un cabaret minable de Seattle à ses triomphes européens, de la dévotion des gens d'Atlantic Records à faire tourner ses premiers succès au contrat farineux signé avec ABC-Paramount, faisant de lui l'égal de Frank Sinatra en matière de puissance économique. Tout cela se déroule parfois sous les cris de protestation contre la ségrégation raciale, tandis que ses déboires

sentimentaux se vivent au rythme de ses grands succès (*I Got a Woman*, *What'd I Say*, *Unchain My Heart*, *Georgia on My Mind*).

Même celui qui ne connaît de Ray Charles que sa démarche quelque peu étrange et ses éternelles lunettes fumées aura une impression de déjà vu. La vie de Charles n'appartient qu'à lui, mais la manière dont elle est racontée ressemble en tous points à ces biographies ronflantes que nous offrent les chaînes spécialisées. Bien sûr, quelques scènes au montage énergique (Ray travestissant sa voix pour remplacer ses choristes; son improvisation devant public qui donnera naissance à *What'd I Say*) et des interprètes exceptionnels (Jamie Foxx livre une interprétation oscarisable, mais Kerry Washington, dans le rôle ingrat de l'épouse fidèle et trahie, ne passe jamais inaperçue) font de *Ray* ni un chef-d'œuvre, ni un échec. Tout juste l'équivalent d'un bon vieux 45-tours: une face A formatée pour le succès et son envers, une face B plutôt ennuyeuse que l'on oublie très vite, le temps qu'il faut pour arrêter de taper du pied.

Leduc l'insoumis

Rétrospective du cinéaste mexicain Paul Leduc à la Cinémathèque québécoise

ANDRÉ LAVOIE

Il n'a jamais cherché à célébrer le folklore de son pays, pas plus qu'à devenir le porte-étendard d'un cinéma étatisé ou croulant sous les larmes du mélodrame. Son œuvre s'est bâtie du côté de la marge, et on oserait dire que c'est par la force des choses que le cinéaste mexicain Paul Leduc (prononcez Lédouque) s'y est réfugié. Il fuyait les effets de mode, était résolument à gauche et tournait dans des conditions précaires ou carrément artisanales: on comprend pourquoi sa filmographie comporte un nombre de films restreint.

Né en 1942, ce descendant d'un soldat français venu en Amérique avec l'armée de Napoléon III a poursuivi sa propre bataille, même si celle-ci l'a parfois cantonné dans un certain anonymat, particulièrement sur les écrans du Mexique. Jusqu'au 6 novembre, la Cinémathèque québécoise jette la lumière sur son œuvre, présentant six longs métrages qui, de 1970 à 1991, donnent une vision très nette de l'exigence qui l'anime et de ses parti pris en faveur des opprimés, des marginaux et des gagne-petit. Même les figures illustres qu'il met en scène retrouvent devant sa caméra une grande part d'humanité.

Un ruban autour d'une bombe

C'est après plusieurs détours — des études en architecture, l'exercice de la critique, un séjour de formation à Paris auprès de Jean Rouch ainsi qu'à l'IDHEC — que Paul Leduc décide de devenir cinéaste, tout en conservant son indépendance, chose plutôt audacieuse dans le Mexique des années 60. Il apprendra aussi son métier en signant plusieurs courts métrages sur les Jeux olympiques d'été de Mexico, mais le bouillonnement social de l'époque, les contestations étudiantes et les revendications des peuples autochtones l'amènent à considérer avec attention l'évolution politique de son pays. Et quoi de mieux que les leçons du passé pour éclairer le présent. Dans son premier long métrage, *Reed, México insurgente* (1972), il ne montre pas le journaliste améri-

cain John Reed comme un des héros de la révolution mexicaine, et plus tard de la révolution russe, mais, évitant le romantisme révolutionnaire, lui redonne sa fonction de témoin, d'observateur. Le compagnon d'armes de Pancho Villa se retrouve tout à coup à hauteur d'homme, un peu loin du mythe que le temps a forgé.

À son tour, il se fait observateur d'une réalité dont il nous révèle l'horreur, celle d'un meurtre culturel, celui du peuple otomi vivant dans la vallée de Mezquital. Dans *Ethnocide* (1977), coproduit par l'ONF, il élabore un abécédaire pour illustrer toutes les facettes de cette disparition annoncée, exposant comment l'analphabétisme, l'insalubrité, la pauvreté et la mortalité infantile réduisent ce peuple au silence ou à l'exil, ce qui revient au même. La seule voix entendue dans ce film n'est pas celle du cinéaste mais de ces gens opprimés à qui on tendait enfin un micro.

Le peintre Diego Rivera la décrit comme une femme «acide et tendre», «profonde et cruelle comme l'amertume de la vie». André Breton considérait sa peinture comme «un ruban autour d'une bombe». À son tour, Paul Leduc livre sa propre interprétation de Frida Kahlo, ne s'embarassant pas des règles strictes de la biographie, préférant scruter le personnage à travers sa souffrance. Dans *Frida naturaleza viva* (1984), cette

survivante, que le cinéaste nous montre sur son lit de mort, revôit, par fragments, quelques étapes de sa vie. Leduc s'en remet surtout aux chansons, et au silence, pour commenter ce parcours exceptionnel, celui d'une artiste qui a fait de ses misères physiques la matière première de son œuvre. Et, comme pour illustrer l'impossibilité de la vision définitive, l'image de Frida est sans cesse multipliée par des miroirs, donnant ainsi une idée juste de la complexité du personnage, interprétée avec une rage contenue par Ofelia Medina.

Ce désir de laisser parler les images, et la musique, se confirme dans les films qui suivront, comme *Barroco* (1989), adaptation libre de *Concert baroque*, d'Alejo Carpentier, et *Latino Bar* (1991), un portrait sans concession de personnages à la dérive autour d'un bar-bordel situé face à la mer. Prostituées et simples ouvriers crient leurs passions et leurs révoltes sans le recours aux dialogues; la danse et leurs regards disent déjà beaucoup.

RÉTROSPECTIVE PAUL LEDUC

Du 29 octobre au 6 novembre, à la Cinémathèque québécoise
Renseignements
au (514) 842-9763
ou à www.cinemaquebec.gc.ca



SOURCE CINEMATHEQUE QUEBECOISE

Une scène de *Latino Bar*, de Paul Leduc.

«Inscrire le piano dans l'univers musical et sonore oriental est une recherche de tous les instants pour ce compositeur dont l'univers est d'une passionnante richesse»

André Delacroix, Le nouvel Observateur

Zàrani

Zad Moultaqa

Fadia Tomb El-Hage

Jihad Al Chemaly

Pierre Rigopoulos

fma

Festival
«Monde Arabe»
«Montréal»

5 novembre 2004, 20 h

Cinquième salle - Place des Arts

www.festivalarabe.com Admission : (514) 790-1245



1245, rue Bernard Ouest
(514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

THE CORPORATION De Jennifer Abbott et Mark Achbar
V.O. avec s.-t. français. Canada, 2003, 144 min. (G)
Lundi 1 novembre 19 h 30

Cinéma

eXCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Le nouvel âge de la machine

GHOST IN THE SHELL II: INNOCENCE

Réalisation et scénario: Mamoru Oshii, d'après une manga de Shirow Masamune. Avec les voix d'Akio Otsuka, d'Atsuko Tanaka, de Kouichi Yamadera. Image: Miki Sakuma. Montage: Sachiko Miki. Musique: Kenji Kawai. Japon, 2004, 99 min.

ANDRÉ LAVOIE

Dans l'univers du cinéaste japonais Mamoru Oshii, les robots ont depuis longtemps cessé de négocier leur espace, leur raison d'être, parmi les humains. En fait, la frontière entre les uns et les autres ne forme plus qu'un grand tout et les androïdes affichent tant de composantes vivantes qu'eux-mêmes s'interrogent sur leur véritable part d'humanité. Leurs émotions, voire leurs pensées suicidaires, ne sont-elles finalement que des composantes de leur programme? Si Mamoru Oshii s'inspire abon-

damment de l'imagerie débridée des mangas, il n'hésite pas non plus à piger du côté de Philip K. Dick et d'Isaac Asimov.

Avec ses allures de *Blade Runner* version animée, *Ghost in the Shell* suivait l'enquête périlleuse d'une policière mi-humaine mi-robot, secondée par Batou, un cyborg dont la carrure et la voix cavernue évoquent celles de Robocop ou de Terminator. Au terme de cette mission où elle devait traquer des criminels dans le cyberspace, la policière, démembrée après un violent affrontement, décidait de basculer dans un autre monde, laissant Batou derrière elle. Quelques années plus tard, soit en 2032, c'est un cyborg portant encore le deuil que l'on retrouve dans *Ghost in the Shell II: Innocence*, faisant maintenant équipe avec Togusa, un partenaire habitué lui aussi par le doute sur sa véritable identité.

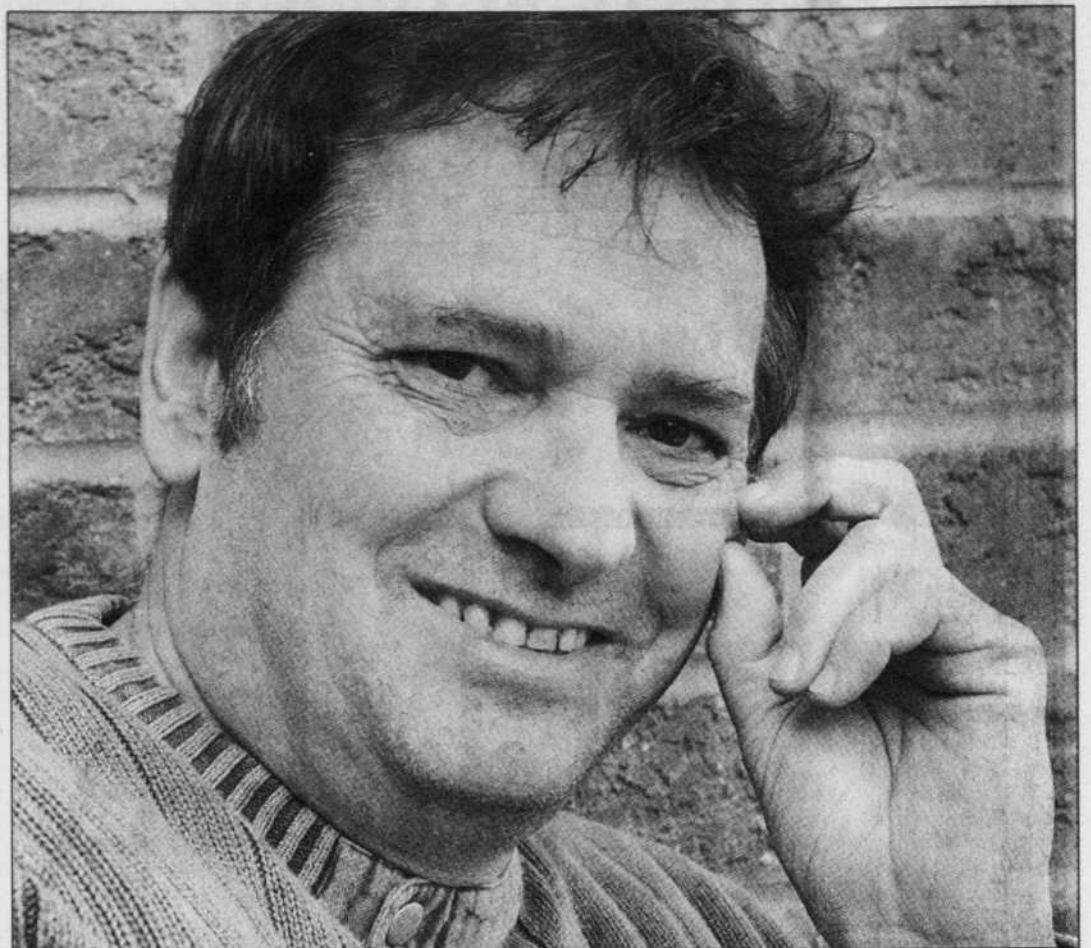
Ce tandem pas toujours harmonieux doit élucider le mystère entourant une série de suicides, chose plutôt inhabituelle pour des robots dont la principale fonction est de répondre aux fan-

tasmes sexuels de leur propriétaire. S'agit-il d'un simple dérèglement ou alors, derrière ces hara-kiris techno, se cache-t-il un appel à l'aide? Leurs recherches les conduiront au cœur de l'empire Locus Solus, vaste lieu de l'architecture baroque, puisant tout autant dans le passé folklorique du Japon que dans le caractère intangible du cyberspace.

Alors qu'il s'avère hasardeux de déterminer avec certitude dans quel niveau de réalité, ou de conscience cybernétique, les personnages se sont égarés, Mamoru Oshii se plaît à multiplier ces trappes narratives, nous entraînant dans un dédale de décors (magnifiques) et de situations (incongrues). À la superbe quincaillerie de science-fiction qu'il déploie d'un plan à l'autre, parsemant ses images d'une foule de détails visuels donnant à l'animation des aspects d'un réalisme saisissant, il s'amuse aussi à surcharger l'intrigue de pistes inutiles, à la manière d'un film noir mais tourné par un novice du genre.

Or ça ne semble pas suffire à Mamoru Oshii de nous offrir une méditation sur la précarité de l'existence humaine à l'ère de la dictature technologique. Avec encore plus de prétentions philosophiques que dans *Ghost in the Shell*, ce nouvel opus est farci, pour ne pas dire embourbé, de citations de toutes sortes, appelant même Descartes à la rescousse. Comme s'il cherchait à ennoblir les mangas, à montrer au public réfractaire à l'animation japonaise que celle-ci peut être aussi généreuse en verbiage qu'en effets visuels, Oshii émerveille tout autant qu'il ennuie.

On perçoit assez vite que pénétrer dans le monde inquiet et incertain de *Ghost in the Shell II* nécessite une foi aveugle, celle que possèdent les aficionados des mangas et des films de Mamoru Oshii. D'où la triste impression, pour tous les autres, d'être exclus, voire éjectés, de cette grand-messe des temps futurs.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Pour la première fois cette année, nous organisons des projections gratuites», précise Jacques Matte.

Menu éclectique

Jacques Matte parle de la 23^e édition de son Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

ODILE TREMBLAY

Chaque automne, Jacques Matte repart en tournée à travers le Québec pour entretenir les médias de son festival de cinéma en Abitibi-Témiscamingue. Si ça marche si fort, ce rendez-vous-là en pleine forêt boréale, c'est en partie parce que tout le Québec entend parler.

Ça fait 23 ans que le festival roule à Rouyn-Noranda. Assez pour avoir formé plus d'une génération de cinéphiles. C'est reparti. À partir d'aujourd'hui et jusqu'au 4 novembre, 65 films occuperont les écrans, avec 17 pays représentés.

En ouverture du rendez-vous abitibien: 7 ans de mariage, du cinéaste français Didier Bourdon, une comédie de mœurs dans laquelle Didier Bourdon et Catherine Frot découvrent les joies de l'échangisme. En clôture: *Maman Last Call*, de François Bouvier, d'après le livre et le scénario de Nathalie Petrowski.

Jacques Matte se dit particulièrement heureux de présenter le documentaire *Deux mille fois par jour*, de Stéphanie Lanthier et Myriam Pelletier-Gilbert. Le film a été fait par des enfants du pays et aborde le travail des jeunes planteurs d'arbres qui reboisent

l'Abitibi-Témiscamingue. «Ils sont les enfants spirituels de Richard Desjardins et de son Erreur boréale», précise Jacques Matte. Il y a trois ans, le documentaire *Il parle avec les loups*, sur le Refuge Pageau pour animaux sauvages dans un coin voisin de l'Abitibi, avait fait sensation au festival. «Le public aime voir aborder nos réalités régionales. Ces films ont des répercussions identitaires», précise Jacques Matte.

Ce festival est en expansion. Cette année, il se déploie dans 15 lieux, à travers d'autres villes: Lebel-sur-Quévillon, Matagami, Senneterre, par exemple, où *Deux mille fois par jour* s'exportera, mais aussi dans un hôpital de Rouyn-Noranda, où le documentaire de Marcel Simard intitulé *Le Cœur à bout* sera projeté. *Les Aïmants*, de Gabriel Pelletier, fera aussi son tour en région.

Le menu est éclectique, une des clés du succès abitibien. Entre *Jawhara*, du Marocain Saïd Chraïbi, qui aborde le fruit du viol en prison, *La lune viendra d'elle-même*, de Marie-Jean Seille, sur le sida et la mort, le loufoque *Villa Paranoia*, du Danois Erik Clausen, l'engagé *The Edukators*, de l'Allemand Hans Weingartner, le festival présente plusieurs comé-

dies de société, telle que *Comment devenir un trou de cul et enfin plaire aux femmes*, premier long métrage de Roger Boire, explorant les amours des trentenaires en salade de saison.

Jacques Matte dit grand bien du film *Manners of Dying*, du Canadien Jeremy Peter Allen, présenté en première mondiale, dans lequel Roy Dupuis incarne un condamné à mort en sept sketches scénarisés par Yann Martel.

Roy Dupuis, né à Amos, est un fils d'Abitibi attendu pour l'occasion. André Melançon, né à Rouyn, revient aussi au pays pour accompagner son conte pour tous intitulé *Daniel et les Superdogs*.

«Pour la première fois cette année, nous organisons des projections gratuites», précise Jacques Matte. Ça se déroulera au centre commercial Place Rouanda. Rémy Girard viendra y présenter *Les Invasions barbares*, Raymond Bouchard, *La Grande Séduction*, etc.

A souligner aussi: le retour, après un an d'éclipse, de l'Espace Vidéo, en collaboration avec Les Racamés. Soixante-douze documents vidéo sur fond d'ambiance *underground* à voir au célèbre Cabaret de la dernière chance.

Le Devoir



SOURCE GO FISH PICTURES

Avec encore plus de prétentions philosophiques que dans *Ghost in the Shell*, ce nouvel opus est farci, pour ne pas dire embourbé, de citations de toutes sortes, appelant même Descartes à la rescousse.

Les légendaires

Nass El Ghiwane

Les «Rolling Stones de l'Afrique»
à l'assaut de Montréal



en grande soirée de clôture de la cinquième édition du FMA

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

14 novembre 2004, 20 h

Réservations: PDA (514) 842 2112 et au www.pda.qc.ca Admission (514) 790 1245



LE RÉZO

du cinéma indépendant
www.lerezo.org



présente
ÉCRIVAINS DES FRONTIÈRES
de Samir Abdallah

LE MARDI 2 NOVEMBRE:

- Rouyn-Noranda au Cabaret de la dernière chance
- Mont-Laurier au Café Saint-Charles
- Pierreville au Vieux-Théâtre
- St-Hyacinthe au Zariot Café

LE MERCREDI 3 NOVEMBRE:

- Jonquières au Café-Théâtre Côté-Cour
- Val-Morin au Théâtre du marais
- Champlain au Café Foin Fou
- Montréal à La Gitana

LE SAMEDI 6 NOVEMBRE:

- Montréal à l'Utopik

INFORMATIONS: WWW.LEREZO.ORG



Galerie
BERNARD DESROCHES

2125, rue Crescent, Mtl
Tél.: (514) 842-8648
Fax: (514) 842-7951

JACQUES HÉBERT

Œuvres

4 novembre au 25 novembre 2004
vernissage 4 novembre 19h30

Association des Marchands d'art du Canada
ASSOCIATION DES GALERIES PROFESSIONNELLES DU QUÉBEC
Courriel: gal_bdesroches@hotmail.com

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 30 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE 2004

Les NOUVEAUTÉS et le
CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★ 5 et 6

La liste complète des FILMS, des
SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

APRÈS 10 ANS DE SUCCÈS À QUÉBEC !

Acclamé en France • Japon • Chine • États-Unis

POUR LA PREMIÈRE FOIS À MONTREAL

ELVIS

S T O R Y

avec Martin Fontaine



en vente lundi à 9h

Afin de répondre à la demande, la billetterie
sera exceptionnellement ouverte jusqu'à minuit.

25 REPRÉSENTATIONS

AUCUNE SUPPLÉMENTAIRE NE SERA AJOUTÉE

**AU THÉÂTRE ST-DENIS
DU 20 AVRIL AU 22 MAI 2005**

ACHATS TÉLÉPHONIQUES : (514) 790-1111 • 1 800 848-1594

ACHATS EN LIGNE : WWW.TEL-SPEC.COM



Le nom et l'image d'Elvis Presley utilisés dans ce spectacle sont sous licence Elvis Presley Enterprises Inc.

Cinéma

Un auteur est né

Le deuxième long métrage de Jonathan Glazer est un drame psychologique d'une cruauté foudroyante, fin comme de la dentelle, en équilibre permanent entre vraisemblance et ridicule

BIRTH (LA NAISSANCE)

De Jonathan Glazer. Avec Nicole Kidman, Cameron Bright, Danny Huston, Lauren Bacall, Anne Heche, Peter Stormare. Scénario: Jean-Claude Carrière, Milo Addica, Jonathan Glazer. Image: Harris Savides. Montage: Sam Sneade, Claus Wehlisch. Musique: Alexandre Desplat. États-Unis, 2004, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

C'est remarquable à quel point le premier long métrage de Jonathan Glazer n'annonçait pas son second. Autant *Sexy Beast*, réalisé en Grande-Bretagne, était survolté, strident, juvénile, autant *Birth*, réalisé aux États-Unis, se révèle posé, feutré, adulte. Autant le premier était plein de promesses, autant le second en remplit d'autres.

De fait, ce drame psychologique d'une cruauté foudroyante, fin comme de la dentelle, en équilibre permanent entre vraisemblance et ridicule, marque la naissance d'un auteur de cinéma important. Un auteur qui d'ailleurs ne s'entoure pas du tout-venant: Jean-Claude Carrière (*Milou en mai*) et Milo Addica (*Monster's Ball*) signent avec lui le scénario. Ça se sent dans le soin apporté aux dialogues, dans la finesse des observations psychologiques, surtout, dans la construction du récit aux ellipses vertigineuses.

L'essentiel du drame se déroule dans ces instants invisibles du drame d'Anna (Nicole Kidman), une jeune veuve issue d'une grande famille bourgeoise de New York — semblable à celles qu'Edith Wharton dépeignait au siècle dernier, à la différence que celle-ci comporte deux matriarches (Lauren Bacall et Zoé Caldwell) en lieu et place du pater.

Dans l'une des premières scènes du film, on apprend qu'Anna est sur le point de se remarier à un avocat prospère (l'excellent Danny Huston). À son tour, un enfant de dix ans (Cameron Bright, excellent) qu'elle n'a jamais vu de sa vie vient lui apprendre qu'il est la réincarnation de son défunt mari.

Un rideau tombe dans ses yeux, qu'elle ne rouvrira qu'au tiers du film, au cours d'une scé-



Anna (Nicole Kidman), est une jeune veuve issue d'une grande famille bourgeoise de New York.

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

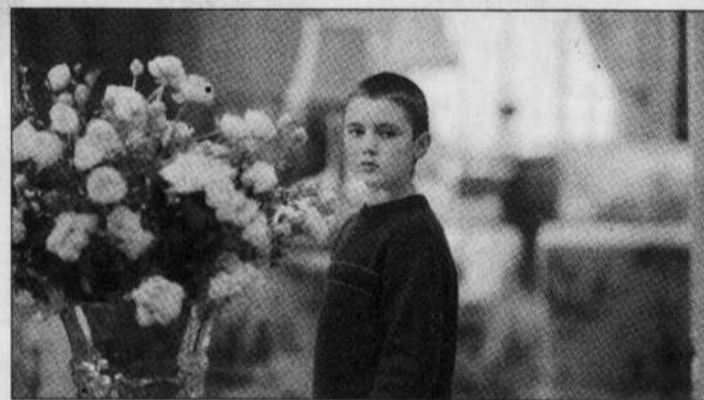
ne mémorable, digne des Hitchcock en technicolor. Imaginez: la caméra serre en gros plan frontal le visage de Kidman assise dans une salle de concert bondée. Deux minutes de suspense passent, modulées par les tonnerres wagnériens de l'orchestre hors champ, sans que rien ne bouge dans l'image, sinon les yeux de cette actrice extraordinaire dans lesquels défile le film de sa révélation soudaine. Elle y croit enfin et, à partir de ce moment, nous aussi. Que réserve la suite? Un triangle amoureux conduisant à la destitution du fiancé, puis un tango subtil entre

Anna et l'enfant, qui culmine sur un épilogue renversant.

Manifestement, Glazer s'adresse aux spectateurs adultes désireux de mettre à contribution leur propre intelligence. Son traitement antipictural repose sur la juxtaposition d'un climat lourd sur une intrigue somme toute limpide, quoiqu'il faille nous-mêmes tirer certains fils et forcer certaines portes. Les nombreux travellings arrière, opérés par l'excellent Harris Savides (*Elephant*), contribuent à ce climat spatio-temporel étrange, dont on se demande s'il est d'ordre fantastique

(lié à l'intrigue) ou social (lié au décor ultra-bourgeois). Par ailleurs, la musique d'Alexandre Desplat, avec ses notes claires au xylophone, nous saisit d'inquiétude dès la première bobine.

Dès lors, on avance dans *Birth* comme sur des œufs, tendus comme une corde de violon, habités par la crainte que son atmosphère trouble ne s'éclaircisse avant l'heure, que les ressorts de son intrigue ne se relâchent subitement, enfin que la conclusion soit indigne des beaux instants de cinéma qui l'ont précédée et qui en font un des meilleurs films de l'année.



Le jeune acteur Cameron Bright, excellent dans *La Naissance*.

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

« UNE COMÉDIE TENDRE ET CAUSTIQUE OÙ L'AMOUR ET LE SEXE RÉUSSISSENT [...] À FAIRE BON MÉNAGE. »

- TÉLÉCINÉOBS

« ... DRÔLE, ÉMOUVANT ET TENDRE. »

- FIGAROSCOPE

CHARLES GASSOT présente

CATHERINE FROT

DIDIER BOURDON



7 ans de mariage

DIDIER BOURDON

JACQUES WEBER

CLAIRE NADEAU

AU CINÉMA LE 5 NOVEMBRE

CHRISTAL FILMS

PRÉSENTATION SPÉCIALE

SAMEDI 30 OCTOBRE À 20H30 AU CINÉMA

QUARTIER LATIN

★★★★★

« Une destinée sentimentale à découvrir de toute urgence. »

Olivier Pélissier, M.Cinéma.com

★★★★★

« Un film émouvant. »

Jean-Philippe Guérard, TéléCinéObs

★★★★★

« Une interprétation remarquable de Maggie Cheung. »

Luc Perreault, La Presse

★★★★★

« Maggie Cheung et Nick Nolte sont tous deux formidables. »

Brendan Kelly, The Gazette

PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE CANNES 2004

FILM D'OUVERTURE FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

QUAND ON N'A PAS LE CHOIX, ON CHANGE.

maggie cheung nick nolte

clean

un film de Olivier Assayas

présentement à l'affiche

en version originale anglaise avec sous-titres français

EX-CENTRIS GATINEAU SHERBROOKE LE FORUM 22

« Un film extrêmement intéressant, extrêmement fort. »

René Homier-Roy, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN, RADIO-CANADA

« Mouawad s'inscrit avec originalité dans la lignée des surréalistes québécois. »

Sandra Martin, THE GLOBE AND MAIL

« Mouawad s'impose comme un cinéaste à surveiller. »

Allan Tong, TIFF DAILY

UNE PRODUCTION DE BRIGITTE GERMAIN

LITTORAL road movie québécois de Wajdi Mouawad

الشاحني



UNE COPRODUCTION CANADA - FRANCE EGM PRODUCTIONS ET LES FILMS DE CINÉMA

PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE Téléfilm Canada Québec 35 Québec 35

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION QUÉBEC (MCC) Radio-Canada Télévision

www.littorialfilm.com

À L'AFFICHE DÈS LE 5 NOVEMBRE